

BCU *info*

décembre
Dezember 2010 64

Qu'est-ce qu'une bibliothèque patrimoniale ?

Quelques digressions et perspectives autour du bâtiment de la BCU

La philosophie de l'*Open Access*

La vue du ciel ne ment pas! Le fonds photographique d'Ulrich Ackermann

Chasses d'Anne Golaz. Exposition

La Guimbarde. Nouvelle

« *Human Library* »



Foto: Sylviane Thile / Stefanie Mauron.



Bibliothèque cantonale et universitaire Fribourg
Kantons- und Universitätsbibliothek Freiburg

Editorial

Martin Good

Les missions patrimoniales de la BCU sont au centre de ce numéro. Est-ce que les termes « bibliothèque cantonale » et « bibliothèque patrimoniale » sont synonymes, comme on peut parfois le (sous-)entendre ? Cela n'est certainement pas le cas pour la BCU, étant donné que sa première mission est « d'acquiescir, de conserver et de rendre accessibles au public des livres, des périodiques et d'autres supports d'information nécessaires à la formation et à la culture générale » (cf. *Loi sur les institutions culturelles*, art. 22, lit.a). Il n'y a pas de bibliothèque cantonale qui n'assume pas un tel rôle de « Studien- und Bildungsbibliothek », parfois à un niveau modeste, parfois avec un grand succès, comme celle de Bâle-Campagne à Liestal, qui enregistre allègrement – grâce à son libre accès bien agencé – deux fois plus de prêts que la BCU, et ce sans avoir une université devant ses portes. D'autre part, la collection et la conservation de documents patrimoniaux – les lecteurs de ce journal n'ont pas besoin d'une définition – sont pour toute bibliothèque cantonale une des missions principales. Enfin, les bibliothèques cantonales ne sont de loin pas les seules qui s'occupent de documents d'ordre patrimonial, qu'on pense par exemple à la Bibliothèque des Cordeliers ici à Fribourg, à la Bibliothèque publique d'Yverdon ou à la Bodmeriana à Cologny. Bref, « cantonale » et « patrimoniale » vont de paire, mais ne sont pas des synonymes. Ce numéro s'ouvre avec la leçon d'adieu d'Alain Bosson, responsable des livres patrimoniaux et anciens à la BCU depuis 1998, et expert en la matière. Il a quitté la BCU fin octobre pour devenir responsable du Centre de

Sommaire

Quelle est la « valeur » d'un livre ancien ? Qu'est-ce qu'une bibliothèque patrimoniale ? <i>Alain Bosson</i>	3
Quelques digressions et perspectives autour du bâtiment de la BCU <i>Regula Feitknecht, Martin Good</i>	12
La philosophie de l'Open Access <i>Regula Sebastião</i>	20
« La vue du ciel ne ment pas ! » L'acquisition du fonds photographique d'Ulrich Ackermann <i>Claudio Fedrigo</i>	23
« La Guimbarde ». Nouvelle <i>Christian Jungo</i>	26
... des personnes <i>Joël Chautems, Pauline Coquoz, Jeanne Deillon, Valentin Jordil, Ozen Betül Karakas, Sonia Kilchör-Peña, Sandro Lorenzo, Sybille Montavon Chiffelle, Christine Mülli Zouaoui, Alizée Rey, Simon Vernez</i>	34
Souvenir d'une amie trop tôt disparue <i>Laurence Wyss</i>	42
Départ à la retraite de Raphaël Karth <i>Jean-Marc Dücrey</i>	44
Nova Friburgensia <i>Henri Defago, Michel Dousse</i>	45
« Corps Carbone ». Exposition <i>David Brülhart</i>	48
« Chasses ». Exposition <i>Anne Golaz</i>	51
« Human Library » <i>Madeleine Bieri-Dietrich</i>	54
Nos chers auteurs <i>Claudio Fedrigo</i>	56
Propos sur nos images d'autrefois <i>Gabby Marchand</i>	

documentation en santé publique au CHUV et vice-directeur des bibliothèques universitaires de médecine de Lausanne. La BCU en tant que bibliothèque patrimoniale lui doit beaucoup: la constitution de la réserve des imprimés, l'ouvrage de référence *L'atelier typographique de Fribourg (Suisse)*, la plaquette « *Fribourg en Suisse, ou Freybourg* », *Vues de la ville au temps des Lumières*, l'inventaire et le catalogue de la bibliothèque de la famille de Castella de Delley, et j'en passe. En même temps, la rédaction du *BCU Info* regrette le départ d'un contributeur régulier au style vivace.

Lors du centenaire du bâtiment en juin 2010, nous avons eu le privilège d'entendre Robert Darnton parler de l'avenir des bibliothèques de recherche. Une bibliothèque patrimoniale est toujours aussi une bibliothèque de recherche, l'inverse n'étant évidemment pas vrai. Les thèses de Robert Darnton sont basées sur son avant-dernier livre. Nous en proposons quelques extraits, qui résument bien sa vision pour une bibliothèque telle que la nôtre.

Au niveau patrimonial, le mandat de collection de la BCU est particulièrement large, étant donné qu'elle doit s'occuper également des documents audiovisuels (art. 22 lit. f de la loi susmentionnée). Elle est une des rares bibliothèques cantonales qui disposent d'une grande collection photographique. La définition d'une politique d'acquisition est particulièrement difficile dans ce domaine : que choisir pour documenter le Canton de Fribourg ? L'embarras du choix est colossal, rien que le site de partage *Flickr* offre quelque 4 milliards de photos, dit-on, et souvent de bonne qualité (vous en trouvez un exemple sur la couverture du *BCU Info* 58). Pour toute sorte de raisons, la BCU s'est limitée à collectionner des photos « anciennes », telles que des plaques de verre et des fonds de photographes professionnels ayant

cessé leur activité (comme Rast, Thévoz ou les Mülhauser). La photographie contemporaine a été laissée de côté, à quelques exceptions près, comme par exemple les résultats des enquêtes photographiques. Cela dit, rien n'empêche de saisir des opportunités et d'acquérir également des photos contemporaines, si quelques conditions sont remplies : valeur documentaire pour le Canton de Fribourg, fonds cohérent, qualité élevée, droits d'utilisation pas trop contraignants. Le fait d'acquérir un fonds des mains propres de l'auteur peut permettre de l'associer au traitement, notamment pour l'identification des lieux ou des personnes. Claudio Fedrigo présente dans ce numéro le plus grand fonds « moderne » acquis jusqu'à présent, celui du photographe Ulrich Ackermann ; il s'agit en même temps du premier fonds qui sera entièrement numérisé et accessible via Internet peu après son acquisition (les résultats devraient être visibles en 2011). D'autres fonds acquis récemment feront sans doute l'objet de présentations dans les pages de votre journal préféré.

Impressum

BCU Info. Revue de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg.

Rédaction :

Michel Dousse
Claudio Fedrigo
Martin Good
Kathrin Marthaler
Sophie Mégevand

Les articles ne reflètent pas forcément l'avis de la direction ou du groupe de rédaction.

Vos contributions sont les bienvenues : n'hésitez pas à contacter l'un des membres de la rédaction.

Archives de *BCU Info* :
www.fr.ch/bcuf/ (-> Actuel)

Quelle est la « valeur » d'un livre ancien ? Qu'est-ce qu'une bibliothèque patrimoniale ?

Quelques réflexions pour un au revoir.

Alain Bosson

Venant de lecteurs soucieux de connaître la valeur vénale ou patrimoniale d'ouvrages en leur possession, mais également de collègues bibliothécaires, ces deux questions ne cessent d'accompagner les conservateurs de livres anciens tout au long de leur carrière. Au moment de prendre congé de la BCU, après douze ans passés en tant que responsable des fonds imprimés anciens, Alain Bosson nous livre, non pas des dogmes, mais quelques pistes de réflexion.

Dans le cadre de son cycle de visites guidées, le Musée d'art et d'histoire m'avait invité, il y a deux ans, à donner une causerie sur le livre ancien et sa valeur intitulée « Au musée ou au grenier... qu'est-ce qu'un livre précieux ? ». A cette occasion, j'avais accordé une interview à Elvire Kuenzi, journaliste à *La Liberté*. Avant de vous parler de la notion de bibliothèque patrimoniale, je vous invite à redécouvrir ici l'interview publiée dans *La Liberté* du 15 mars 2008 en guise d'introduction, dans sa version complète.

Mais en fait, un livre ancien, c'est quoi ?

Dans les bibliothèques, on considère en général la date limite de 1850 pour qualifier un livre d'« ancien ». C'est un moment, effectivement, qui est plein de sens : c'est à cette époque que le livre entre dans une phase de production de masse, devient un objet de consommation courante. Parallèlement, les sociétés occidentales se démocratisent, l'instruction publique et la lecture se développent. Ces nouveaux lecteurs ont besoin de livres, et de journaux. Avant cette période, de Gutenberg jusqu'au début du XIXe siècle, le livre est encore un produit artisanal, un objet relativement rare en dehors de certains milieux privilégiés.

Est-ce que tout livre ancien est automatiquement un livre précieux ?

Non, bien sûr. Il y a beaucoup de livres récents qui sont très précieux, et un nombre important de livres anciens qui ne présentent que peu d'intérêt. Un exemplaire de la brochure par laquelle Einstein livre au monde sa théorie de la relativité (1905) a infiniment plus de valeur marchande qu'une dixième édition d'un catéchisme imprimé au 18ème siècle. Mais la « valeur » est elle-même une notion toute relative ! Il y a une valeur marchande liée au livre ancien qui ne correspond pas forcément à sa valeur patrimoniale, ou à sa valeur affective.

Qu'est-ce qui détermine la valeur d'un livre ancien ?

La valeur marchande est déterminée par l'offre et la demande. Elle peut varier assez rapidement. Depuis une dizaine d'années, les ouvrages qui traitent de théologie, les ouvrages en latin et en grec en général ont moins la cote. De nos jours, un livre ancien « idéal », du point de vue de la valeur marchande, cumule les qualités suivantes : il couvre une thématique rarement documentée à son époque mais qui nous intéresse beaucoup aujourd'hui ; il n'est connu qu'à très peu d'exemplaires ; il est en parfait état de conservation. Si en plus de cela, le volume a appartenu à un personnage illustre et que la reliure est parfaite... On le devine, une édition courante de la Bible ou une édition quelconque de *l'Imitation de Jésus-Christ*, œuvre du mystique allemand Thomas à Kempis (les deux titres les plus imprimés et réédités en Occident avant 1800), a peu de valeur marchande face à un livre illustré d'architecture, un traité de vinification, un livre de cuisine, un livre sur la chasse, un récit de voyage de la même époque. On voit bien que la date, même vénérable, n'est pas vraiment un critère.

Et dans les greniers de nos maisons ?

On trouve assez souvent des bibles des années 1820-1880, des livres de dévotion, des ouvrages scolaires défraîchis. Le mauvais état de conservation leur donne parfois un air plus ancien que ce qui est vraiment le cas. Leur valeur marchande est très modeste, et quasiment nulle si les dommages sont trop importants. Et pourtant, ils peuvent avoir une très grande valeur affective. En ouvrant une bible, par exemple, vous pourriez découvrir qu'elle était en fait un cadeau de mariage reçu par vos aïeux. Un petit manuel scolaire tout poussiéreux, renferme un détail touchant de l'histoire de votre famille : votre arrière-arrière grand-mère, alors âgée de sept ans, a inscrit avec application son nom. En dessous, une ancienne étiquette est collée : on y lit : « Ecole des filles - Fribourg, premier prix d'application décerné à ... ».

Ces inscriptions sont importantes ?

Quand on écrit son nom au crayon dans un livre de poche que l'on vient de s'acheter, on réalise ce que l'on nomme dans le jargon, un « ex-libris ». Dans les livres anciens, selon l'importance du propriétaire de l'ouvrage, ces ex-libris contribuent à conférer de la valeur à l'ouvrage : valeur marchande parfois, patrimoniale dans tous les cas. Imaginez que vous possédiez l'exemplaire personnel du manuel de mathématiques que le petit Einstein avait dans son cartable, avec son nom, bien sûr, et peut-être même avec une caricature de son instituteur... Vous conviendrez que cet exemplaire-là, d'un ouvrage pourtant archi-courant, a infiniment plus de valeur qu'un exemplaire « neutre » du même ouvrage. De manière générale, chaque livre ancien a une histoire à nous raconter, un contexte dans lequel on peut le situer.



Vue partielle de la réserve précieuse de l'ancienne bibliothèque des Capucins de Bulle (2004), aujourd'hui conservée par la BCU.

Seuls les livres exceptionnels ont le droit d'entrer au musée ?

Non, bien sûr. Un petit livre de prière du XVIII^{ème} siècle, aussi humble soit-il, placé dans son contexte, constitue un témoignage de choix de son époque. Le livre de prières de Marie-Caroline de Gady, daté de 1797, que l'on peut admirer au Musée d'art et d'histoire, est entouré de divers objets illustrant le religiosité populaire fribourgeoise de cette époque. Dans les bibliothèques à vocation patrimoniale, un accent particulier est mis sur des ensembles plus grands : on conserve, par exemple, des bibliothèques entières ayant appartenu à tel ou tel personnage, ou encore des bibliothèques monastiques, conservées dans leur entier. Dans ces cas-là, les livres anciens ont une double valeur : leur valeur intrinsèque et le fait qu'elles appartiennent à un ensemble qui a sa propre valeur collective.

Garder ses livres dans son grenier, un bon plan ?

Grenier, cave ou galetas, c'est un mauvais plan dans tous les cas pour garder en bon état les livres anciens. Une température de 18° et un taux d'humidité aux alentours de 55% constituent des conditions de conservation idéales.

Mais ce qui compte le plus, c'est la stabilité des conditions. Un local avec des fluctuations importantes ne convient pas : les matériaux du livre travaillent; les cuirs, les parchemins s'affaiblissent très rapidement dans de mauvaises conditions. Dans nos appartements modernes, la sécheresse due au chauffage en hiver est à surveiller. Dernier aspect : pas de soleil direct sur les reliures, qui se décolorent très rapidement. Mais le pire ennemi du livre ancien, c'est l'indifférence et le manque de curiosité.

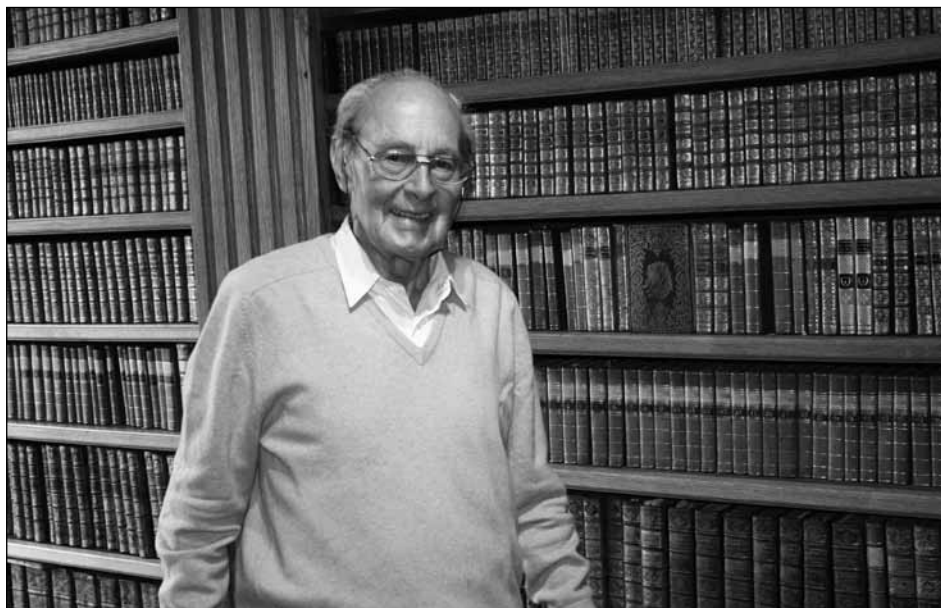
Le mot de la fin ?

J'aime vraiment beaucoup ce passage de Borgès, plein de respect pour le livre et ce qu'il a de sacré : « Quand nous lisons un vieil ouvrage c'est comme si nous parcourions tout le temps qui a passé entre le moment où il a été écrit et nous-mêmes. C'est pourquoi il convient de maintenir le culte du livre. Un livre peut être plein d'*errata*, nous pouvons ne pas être d'accord avec les opinions de son auteur, il garde pourtant quelque chose de sacré, quelque chose de divin, non qu'on le respecte par superstition mais bien dans le désir d'y puiser du bonheur, d'y puiser de la sagesse. Voilà ce que je voulais vous dire aujourd'hui. » (Tiré de : Jorge Luis Borgès : « Le Livre » in : *Oeuvres complètes* II, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1999, p. 743.)

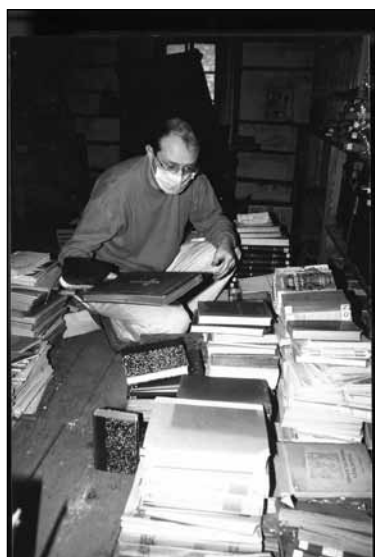
Cet échange à bâtons rompus nous donne un premier éclairage sur ce qu'est un livre ancien et sur les nuances de la notion de valeur. Mais en bibliothèque, la problématique s'épaissit d'une dimension supplémentaire, si je puis dire, lorsqu'on considère les livres comme des ensembles, et non plus comme la simple addition d'ouvrages individuels. C'est ici qu'entre en jeu la notion de « bibliothèque patrimoniale », un objet en soi dont l'importance dépasse la somme de celle de ses composants.

Qu'est-ce qu'une bibliothèque patrimoniale ? Quelques remarques de base

Un livre imprimé, par définition, est un objet qui existe en plusieurs exemplaires, parfois en de très nombreux autres exemplaires identiques, et cela particulièrement dès la seconde moitié du XIXe siècle qui marque une période d'industrialisation et de production de masse de la chose imprimée. Pour un livre courant, par exemple un livre de poche, on part du principe que le dépôt légal du pays où l'ouvrage a été produit se charge de sa conservation à long terme (inventorisation dans le catalogue de la bibliographie nationale, désacidification du papier, conservation dans des locaux de stockage sécurisés, éventuellement numérisation). Les mesures que les bibliothèques adoptent, pour la production contemporaine en tout cas, au titre du dépôt légal sur leur territoire de compétence respectif, dispensent en grande partie les autres bibliothèques de conserver avec une protection excessive la grande masse des ouvrages imprimés les plus courants.



Pierre de Castella, donateur de la bibliothèque de la famille de Castella de Delley, août 2005.



Romain Jurot lors du déménagement de la Bibliothèque des Capucins de Bulle (2004)



Pierre Jacob et Grégory Beaud, lors du déménagement de la Bibliothèque des Capucins de Bulle (2004).

Toutefois, le livre imprimé, même un livre récent et apparemment très courant, peut accéder au statut d'unicum lorsqu'il se distingue des exemplaires courants par un ex-libris (marque de possesseur) ou un ex-dono (marque de donateur, et en particulier lorsque le donateur est l'auteur de l'ouvrage) ; bien entendu, la notoriété du donateur ou du donataire joue une grande importance. Parmi les autres principaux cas de figure qui peuvent anoblir les exemplaires courants, mentionnons en premier lieu les exemplaires truffés : il peut s'agir, par exemple, de dessins d'artistes, d'une suite supplémentaire de gravures, de notes manuscrites abondantes et reliées en fin d'ouvrage ou interfoliées, etc. Un autre cas de figure notable, ce sont les reliures d'artistes, signées, qui habillent parfois des exemplaires courants.

Une autre remarque générale utile, lorsqu'on évalue l'« importance » d'une bibliothèque, c'est de se poser la question du rapport entre les pièces individuelles qui composent la bibliothèque avec l'ensemble de celle-ci. On ne va pas avoir la même approche dans les deux cas de figure suivants :

- A. La bibliothèque de M. X, professeur ordinaire de littérature française, contient 15'000 volumes, presque exclusivement consacrés à la poésie française du XXe siècle, et à un ensemble de volumes de critique littéraire sur ce corpus. L'intérêt de garder l'unité de cette bibliothèque est évident.
- B. La bibliothèque de Mme Y, éminente critique gastronomique, comporte une section d'environ 100 éditions originales du XVIIIe et XIXe siècle des grands auteurs de la gastronomie française : ces exemplaires comportent des reliures signées. La grande masse des ouvrages n'offre par contre que très peu d'intérêt : il s'agit d'une bibliothèque courante de loisirs, composée essentiellement de livres de poche policiers.

Toujours en ce qui concerne la relation entre volume individuel et bibliothèque dans son ensemble, il est important de saisir que ce lien est lui-même porteur d'une plus-value patrimoniale. Prenons un exemple : vous avez entre les mains un exemplaire de la 56e édition française, dans la collection « J'ai lu », datée de 1998, de *Mort sur le Nil*, le célèbre roman d'Agatha Christie. Que « vaut » ce petit livre de poche, imprimé sur du mauvais papier, dans les étagères de ma bibliothèque ou de la vôtre ? Rien, à n'en pas douter. Dans la bibliothèque d'un collectionneur d'Agatha Christie, par contre, un collectionneur qui se targue d'avoir un exemplaire de chaque édition de toute traduction de la célèbre écrivain, le même volume prend une autre dimension : il devient un élément solidaire d'un tout qui transcende en importance la somme des volumes considérés isolément.

Principales difficultés rencontrées

Lors d'une première visite locale, certaines difficultés apparaissent de manière immédiate. Un des problèmes les plus courants est le manque d'homogénéité de la

bibliothèque à analyser. A côté d'une série de livres précieux, s'étalent des rayons entiers de livres de poche présentant peu d'intérêt. Parfois, il s'agit d'ouvrages brochés des années 1900-1930, au papier jauni, aux couvertures abîmées, aux dos fendus. Que faire ?

Autre problème : l'ampleur de la bibliothèque, et ses contours flous. Aux 500 mètres linéaires de la bibliothèque principale de M. X. (soit env. 15'000 volumes), s'ajoutent des livres éparpillés, du grenier à la cave, de valeur inégale. Que faire, dans le cas d'une donation ou un dépôt, devant une telle masse documentaire ? Doit-on laisser les moyens de stockage à disposition limiter notre action et influencer notre analyse ? Ce malaise ressenti parfois lors d'une première visite locale, ces difficultés entrevues, mettent en évidence la première exigence : définir le périmètre de la bibliothèque à mettre sous protection, ou faisant objet de dépôt ou donation. Cette définition est le fruit d'une analyse qui répond aux questions suivantes :

Quels livres entrent dans le périmètre de la bibliothèque à mettre sous protection, ou faisant l'objet d'une donation à caractère patrimonial, d'une manière indiscutable ?

Quels sont les volumes sujets à discussion, et selon quels critères ?

Dans le cas d'un dépôt ou d'une donation, quels sont les moyens à disposition pour entreprendre la sauvegarde ?

Les critères pour délimiter le périmètre d'une bibliothèque patrimoniale

Non pas des dogmes, mais des lignes de conduite, les critères que nous évoquons ci-dessous peuvent servir lors de la définition du périmètre patrimonial à l'occasion d'une donation importante faite à la BCU, mais également dans une procédure de mise sous protection cantonale d'une bibliothèque à caractère patrimonial reconnu. Les livres qui entrent de manière indiscutable dans le périmètre d'une bibliothèque de type patrimonial sont les suivants :

1. Tout livre imprimé antérieur à 1851

Les bibliothèques suisses s'appuient, à juste titre, sur les directives émises par le Groupe de travail BBS livre ancien (<http://www.agaltdrucke.zhbluzern.ch/introduction.htm>), et conservent d'une manière particulière les ouvrages antérieurs à 1851 : conservation en réserve fermée, consultation en salle de lecture surveillée, interdiction de la photocopie, politique de numérisation, etc. La date de 1850 est tout à fait pertinente dans l'histoire du livre. Depuis quelques années certaines bibliothèques patrimoniales ont repoussé (ou envisagent de le faire) cette date butoir à 1900, voire 1950 (Bibliothèque nationale), mais doivent faire face à une masse de documents de moindre qualité et posant de nombreux problèmes de conservation (acidité du papier, fragilité due à la moindre qualité du papier, etc.)

2. Les livres à partir de 1851 répondant à ces critères :

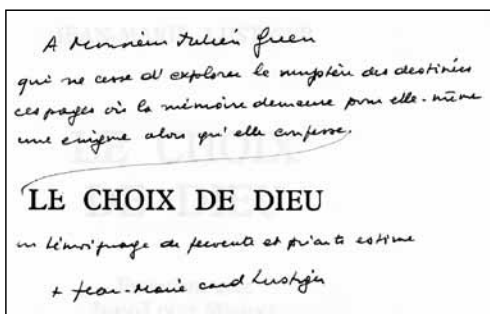
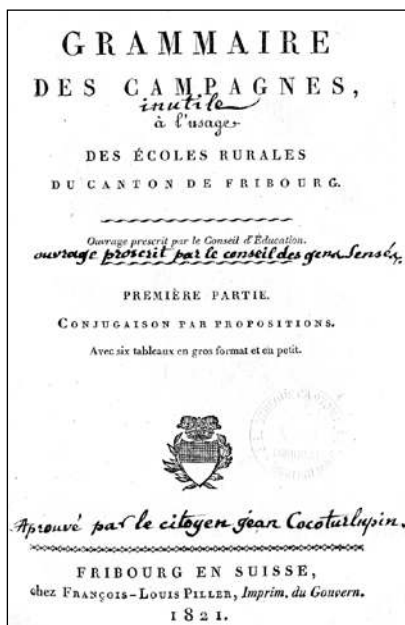
- tout livre comportant une marque de possesseur ou de donataire notable, ou en lien avec le propriétaire de l'ouvrage, ou de l'institution propriétaire ;
- tout unicum qui se distingue par des annotations manuscrites à haute valeur documentaire (p. ex. Constitution du canton de Fribourg, avec annotations manuscrites du Chancelier Romain Werro) ou patrimoniale (p. ex., exemplaire personnel de l'auteur de l'ouvrage, avec annotations), ou comportant des ajouts iconographiques (exemplaires truffés, dessins d'artistes, etc.) ;
- tout ouvrage bibliophilique, comportant mention de tirage limité et numéroté ;
- tout ouvrage comportant une reliure d'artiste signée ;
- tout ouvrage dont la rareté est reconnue (éditions originales).

Mais le plus difficile, c'est de trouver une ligne de conduite cohérente pour les livres sujets à discussion quant à leur intégration dans le périmètre patrimonial. Cette catégorie d'ouvrages, composée essentiellement de livres contemporains sans caractère patrimonial ni rareté reconnue, pose bien évidemment les questions les plus délicates. Nous proposons de suivre un traitement différencié selon l'appréciation globale de la bibliothèque : sommes-nous confrontés à un ensemble de livres, courants pris individuellement, mais formant un ensemble thématique homogène avec la partie qualifiée de patrimoniale ? Ou, au contraire, avons-nous affaire à un lot de livres courants isolés, sans lien avec le reste ?

Que faire d'un lot de livres de cuisine de Betty Bossy ? Dans le cas d'une bibliothèque monastique ou scientifique, on ne va tout simplement pas les retenir dans le périmètre patrimonial. Dans le cas d'une collection de livres de gastronomie constituée de manière active par un collectionneur, en revanche, ces mêmes volumes, même modestes, seront retenus.

L'axiome du linguiste genevois Ferdinand de Saussure, « le point de vue crée l'objet », est utile pour comprendre la manière de procéder du conservateur chargé d'étendre le périmètre patrimonial à ce type d'ouvrages. Souhaite-t-on conserver, à titre d'exemple et à fins de témoignage historique, la bibliothèque d'un instituteur actif dans le premier quart du XXe siècle ? Dans ce cas de figure, la bibliothèque délimitée par ce point de vue peut coïncider avec la bibliothèque toute entière, comprenant même les brochures les plus humbles. La bibliothèque dans son ensemble devient de ce fait un objet unique d'étude, révélateur des pratiques de la lecture et de l'univers intellectuel de son propriétaire. Dans le cas d'une bibliothèque d'étude, ou d'une bibliothèque monastique, le classement continu de cotes mêlant livres indiscutables et livres sujets à discussion, peut inciter, à juste titre, à ne pas fragmenter l'unité originale.

Un élément, a contrario, peut inciter à ne pas intégrer les ouvrages de cette catégorie : les coûts de prise en charge. Les bibliothèques suisses estiment entre 80 et 100 francs le coût moyen unitaire de prise en charge à long terme d'un livre, soit : frais de catalogage et d'équipement, frais de stockage, frais de mise à disposition, frais de réparation.



Ex-dono ms. de Mgr Jean-Marie Lustiger (1926-2007) lors de la parution de son bestseller *Le choix de Dieu* (1987), au célèbre écrivain franco-américain Julien Green (1900-1998). BCU RES 442/143.

Un ennemi du Père Girard (1765-1850) n'a pu s'empêcher de barbouiller l'exemplaire de la Grammaire des campagnes (1821) en sa possession. BCU Fribourg, RES 487.

En résumé, les volumes que l'on peut se permettre d'écarter consistent en des livres courants, brochures et imprimés de ville, plus particulièrement s'ils sont abîmés ou fragiles (livres de poche au papier acide et sans reliure), et s'ils sont dépourvus d'un lien thématique fort avec le gros de la bibliothèque mise sous protection.

Quels sont les outils à disposition ?

Dans le cas de bibliothèques anciennes, en particulier les bibliothèques monastiques, nous avons souvent à disposition les outils suivants :

- inventaires manuscrits anciens
- catalogues sur fiches de type cartotheque
- catalogues ou publications scientifiques, consacrés à la partie la plus précieuse de la bibliothèque (manuscrits médiévaux, incunables, sous-ensembles particuliers)

Ces catalogues et autres sources se révèlent être très précieux pour nous permettre d'évaluer l'importance patrimoniale d'une bibliothèque à mettre sous protection. Il faut toutefois faire très attention, avec les catalogues manuscrits et les cartotheques, au fait qu'ils attestent le plus souvent un état passé de la bibliothèque à analyser, qu'ils ne reflètent qu'imparfaitement la réalité d'aujourd'hui. Bon nombre de catalogues anciens n'étaient que des outils de gestion de la bibliothèque, et sont donc très lacunaires (par exemple, omission des lieux et des dates de publication des ouvrages).

Quelques digressions et perspectives autour du bâtiment de la BCU

Regula Feitknecht, Martin Good

Durant les douze mois écoulés, le projet d'extension et de restructuration a franchi plusieurs étapes décisives, et il a beaucoup gagné en visibilité. La première démarche perceptible pour le public fut la démolition des bâtiments à la Rue St-Michel 4 et 6. En octobre 2009, un concours d'architecture a été lancé, qui s'est terminé au mois de mars avec le choix d'un projet. Le mois de juin a été consacré à la commémoration du centenaire du bâtiment de la BCU. L'année se clôt en beauté avec l'inscription du crédit d'études au budget 2011 par le Conseil d'Etat et l'adoption de ce budget par le Grand Conseil.

Rappelons que le centenaire du bâtiment et le projet d'extension ont fait l'objet de plusieurs publications :

- Le Service des biens culturels, sous la direction d'Aloys Lauper et de Ferdinand Pajor, a édité une plaquette bilingue de 224 pages qui relate l'histoire du bâtiment de la BCU, des premières réflexions remontant au 19^e siècle au concours d'architecture 2009/2010 : *Bibliothèque cantonale et universitaire Fribourg : histoire d'un bâtiment centenaire / Kantons- und Universitätsbibliothek Freiburg: Geschichte eines hundertjährigen Gebäudes*, Fribourg : Service des biens culturels du canton de Fribourg, 2010.
- Le Service des biens culturels, en collaboration avec le Secteur informatique de la BCU, a complété la plaquette historique par une documentation sur internet, offrant des photos anciennes et nouvelles, les plans numérisés, une visite virtuelle en trois dimensions ainsi que les documents sur le concours d'architecture 2009/2010. A visiter à l'adresse
 - www.fr.ch/bcu/n/100ans (version française)
 - www.fr.ch/bcu/n/100Jahre (version allemande).
- Ce site est également la source principale pour les documents relatifs au concours d'architecture et au projet retenu. On y trouve notamment
 - Le *Règlement et programme du concours*
 - Les *Finalités du projet, Présentation à l'intention des architectes participant au concours*. Ce document présente en 7 finalités, déclinées en 44 objectifs, les besoins de la BCU.
 - Le *Rapport du jury et critiques des projets du tour final*.
- Dans un article paru dans *1700 Fribourg* (n° 266, 2010, p. 10 s.), l'histoire du bâtiment est passée en revue par Aloys Lauper et Ferdinand Pajor sous le titre *Une publication pour un nouveau centenaire*.

- Le projet retenu est présenté dans plusieurs publications, parfois en lien avec le centenaire du bâtiment :
 - La revue *Hochparterre. wettbewerbe. Cahiers suisses des concours d'architectures* présente dans son numéro 2010/4 (pp. 34 – 48) le projet retenu ainsi que les autres finalistes.
 - Une présentation par M. Good à l'intention du public universitaire se trouve dans *Universitas* 2010/04, *Neues zur alten Bibliothek*, pp. 4 s.
- La presse a généreusement rendu compte de centenaire de la BCU, notamment les *Freiburger Nachrichten*, (Erweiterung der KUB : Projekt bahnt sich an, 6. 8. 2009 ; Wettbewerb für die Bibliothek, 10. 10. 2009 ; Kantonsbibliothek hat grosse Pläne, 19. 3. 2010), *La Gruyère* (Extension de la BCU mise au concours, 10. 10. 2009 ; Sous le jardin public, des tonnes de livres, 20.3.2010) et *La Liberté* (La Bibliothèque cantonale du XXIe siècle a désormais un profil, 19.3.2010).

Toutes ces publications sont facilement accessibles, et nous nous garderons bien de redire ce qu'on y trouve. Dans ces lignes, nous souhaitons plutôt les compléter par quelques souvenirs, enseignements et autres remarques, suivis d'informations (et d'hypothèses) concernant la suite du projet.

Le concours d'architecture : déroulement et résultat

Le résultat loue l'œuvre : le concours d'architecture a suscité un grand intérêt (66 projets), le calendrier a été rigoureusement respecté, il n'y a pas eu le moindre incident ni l'ombre d'un recours. Surtout, le jury a su dénicher le projet qui a convaincu tous ses membres et experts (à défaut d'être le favori de chacun). La préparation et la direction du concours par l'Architecte cantonal, M. Charles-Henri Lang, par son adjoint, M. Nicolas Corpataux, et par le bureau d'architecture ITIS (tout particulièrement M. Claude Chassot) ont été impeccables. Même avec quelques mois de recul, la direction de la BCU ne peut que redire sa grande satisfaction à l'égard du choix et de la procédure. Tout cela n'allait pas de soi. Dans les séminaires consacrés à la construction des bibliothèques, il est souvent question de jurys dominés par quelques stars, qui ne tiennent compte que de critères architecturaux, préférant le spectaculaire au fonctionnel, faisant fi de l'avis des bibliothécaires, encore qu'ils y soient représentés ... Dans notre contexte, les bibliothécaires étaient convenablement représentés et le jury était à leur écoute, autant qu'il l'a été à l'égard des spécialistes de l'urbanisme ou de l'ingénierie. Etant donné que les représentants de la BCU participaient pour la première fois à un jury, la présence de plusieurs collègues plus expérimentés s'est révélée très précieuse. Nous tenons à remercier tout particulièrement Marie-Françoise Bisbrouck, Dorothea Sommer et Jacques Cordonier pour leurs compétences et leur disponibilité, qui ont permis d'établir les analyses fonctionnelles dans un délai utile. Nous ne pourrions jamais assez redire à quel point cette expérience nous a paru enrichissante et heureuse. Et nous sommes soulagés de ne pas avoir à défendre un projet qui suscite des réserves.





Ces photos illustrent le travail du jury : de la première réunion devant le bâtiment de la BCU au moment magique de la levée de l'anonymat suite au choix du projet gagnant.

Le centenaire du bâtiment

Conçu initialement comme brochure d'une vingtaine de pages, l'ouvrage commémoratif est finalement devenu un livre dont les 220 pages relatent l'histoire de la BCU, accompagné d'une riche documentation complémentaire publiée uniquement sur internet. Les recherches du Service de biens culturels ont révélé qu'il s'agit probablement du bâtiment historique le mieux documenté du Canton de Fribourg. Cette publication rappelle suffisamment que la BCU ne conduit pas seulement un « projet d'extension et de restructuration », comme il a été convenu de l'appeler, mais également un projet de rénovation et de remise en valeur d'un patrimoine architectural de premier rang.

La plaquette sur l'histoire du bâtiment de la BCU a aussi rappelé le lien de parenté avec un autre bâtiment emblématique, celui de la Cour suprême du Canton de Berne, inauguré en 1909 et construit par les mêmes architectes, également sur la base d'un concours d'architecture qui a eu lieu en 1905. Pour celui qui vient de Fribourg en train, ce bâtiment est bien visible en entrant à la gare de Berne, à gauche, sur la colline. Il a également fait l'objet d'une publication lors de son centenaire : *100 Jahre bernisches Obergericht in der vorderen Länggasse, 1909-2009: rechtsgeschichtlicher Überblick und architekturhistorische Betrachtungen: Festschrift* / édité par la Cour suprême du Canton de Berne, Berne 2009.

L'avenir des bibliothèques de recherche selon Robert Darnton

Dans le cadre de la commémoration du centenaire du bâtiment du 11 juin 2010, Robert Darnton – célèbre historien du livre, actuellement directeur de la bibliothèque universitaire de Harvard – a donné une conférence sur l'avenir des bibliothèques de recherche. Il s'est largement inspiré de son article *The Future of Libraries*, paru entre autres dans son livre *The Case for Books*, Cambridge, 2009. Une traduction du livre paraîtra aux éditions Gallimard, une contribution traitant de la numérisation vient de paraître dans le n° 35 de la *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, sous le titre *La numérisation, Google et l'avenir des bibliothèques*. L'internaute futé trouvera les textes de Darnton sans doute aussi sur internet (essayez par exemple le site de la *New York Review of Books*). S'agissant d'un excellent résumé de ses thèses et, en attendant une meilleure traduction chez Gallimard, voici notre traduction d'un passage clé de la réponse de M. Darnton à sa question de départ *Quel est l'avenir des bibliothèques de recherche et comment nous y préparer ?*

La plupart des auteurs produisent des textes électroniques et la plupart des éditeurs disposent de leur fonds en version numérique. Dans un monde où les livres ainsi que les lecteurs seront « natifs numériques », les bibliothèques de recherche n'auront plus besoin de conserver de grandes quantités de documents imprimés. L'impression à la demande et des lecteurs électroniques plus performants suffiront à couvrir les besoins courants. Ceci dit, ce monde semble encore bien loin et il n'est pas question de réduire



Commémoration et présentation du projet d'architecture pour l'extension et la rénovation du bâtiment de la BCU, le 11 juin 2010. Dans l'ordre : Gérald Berger, Charles-Henri Lang, Aloys Lauper et Robert Darnton.

les acquisitions de monographies tant que certains problèmes n'ont pas été résolus, en particulier celui de la conservation à long terme des documents numériques.

Lorsque cet avenir sera assuré, s'il doit l'être un jour, les bibliothèques de recherche pourront se concentrer sur ce qui a toujours été leur force : les collections spéciales. A l'avenir, ces collections pourraient inclure des documents d'un type que nous ne pouvons même pas imaginer à l'heure actuelle. Mais elles seront également plus riches que jamais en bons vieux livres et manuscrits. Après avoir gardé jalousement leurs trésors durant des siècles, les bibliothèques seront enfin en mesure de les partager avec le monde entier. Google aura numérisé plus ou moins l'ensemble des collections courantes, mais n'aura pas vraiment pénétré les réserves de livres précieux et les archives, où les plus grandes découvertes restent à faire. En numérisant leurs collections spéciales et en les rendant librement accessibles, les bibliothèques de recherche auront accompli une de leurs missions principales.

[...] Quel que soit le niveau d'avancement des technologies, je ne saurais imaginer que la version numérique d'un livre ancien puisse susciter le même enchantement que le contact avec l'original. (p. 54 s.)

Il va sans dire que ces propos résument parfaitement notre point de vue.

Les suites du projet d'extension à la BCU en dix commandements

Et l'avenir de la BCU ? En attendant que l'étude de détail puisse être lancée, nous préparons l'avenir en agissant sur différents dossiers. La concrétisation du projet a déjà commencé. Voici les sous-projets qui nous occuperont durant l'année à venir :

1. Préparer en tant qu'usager futur la collaboration avec les architectes. Dans cette perspective, tous les secteurs ont été invités à analyser le projet. Cette démarche aura comme résultat une liste de propositions et souhaits de la BCU.
2. Réfléchir à l'organisation et à l'organigramme futur:
 - valider ou adapter le fonctionnement esquissé pour le concours (exemple: nombre d'équipes pour le libre accès?) ;
 - évaluer le besoin en personnel et mettre en adéquation le personnel à disposition avec un « business plan ».
3. Fixer avec l'Université les principes d'intégration des bibliothèques de langues et littératures.
4. Arrêter des choix bibliothéconomiques:
 - classification pour le libre accès ;
 - choix des ouvrages pour le libre accès ;
 - circuit de traitement ;
 - introduction de la technologie RFID.

5. Conceptualiser la phase « chantier »:
 - déstockage des fonds ;
 - places de travail pour le personnel ;
 - fonctionnement pour le public.
6. Gérer les problèmes
 - manque de place de stockage dès 2012 ;
 - vieillissement des installations.
7. Préparer les documents pour le libre accès. Même si l'on se fixe l'objectif de ne traiter que 100'000 documents jusqu'à l'ouverture et même si on arrivait à réduire l'investissement à 5 à 10 minutes par document, le travail à fournir – attribution de la classification thématique, équipement avec une puce RFID, impression et collage de l'étiquette - sera conséquent et doit commencer en 2011.
8. Promouvoir le projet
9. Veiller à une bonne gestion des nombreux sous-projets. Dans le but d'améliorer notre méthodologie en la matière, le SPO a organisé cet été une formation sur mesure, qui sera prolongée en 2011 par un « coaching » de certains projets.
10. Réfléchir au rôle futur des bibliothèques en général et de la BCU en particulier. La stratégie pour la bibliothèque électronique qui est actuellement en formulation en sera un élément de réponse.



Olivier Vernay, Serge Butikofer et Olivia de Oliveira, lauréats du concours d'architecture, lors de la commémoration du 11 juin 2010.

La philosophie de l'Open Access

Regula Sebastião, responsable des ressources électroniques à la BCU Fribourg et répondante Open Access de l'Université de Fribourg

En guise d'introduction

Du 18 au 22 octobre 2010, l'Université de Fribourg a participé pour la première fois à la *Semaine internationale Open Access*¹, en proposant des stands d'information dans l'enceinte de l'Université et à la BCU. Les stands, composés d'affiches sur le thème, étaient positionnés dans des lieux de passage et des professionnels de l'information étaient présents pour répondre aux questions. Afin de préparer les professionnels, une séance de formation a été organisée. Elle sera reprise, sous une forme légèrement modifiée, dans le cadre des Matins de Beauregard en février 2011.

Open Access est un mouvement qui s'est développé en parallèle dans plusieurs endroits. Les bases ont été posées lors d'un congrès scientifique à Budapest, puis renforcées en 2002 à Berlin lors d'une réunion consécutive et qui a débouché sur une formulation claire des buts du mouvement : la *Déclaration de Berlin*². Le contenu peut se résumer ainsi: participer activement à la promotion et au soutien de l'accès libre et gratuit à l'information scientifique sous forme électronique et depuis n'importe où. Cette déclaration a été signée en décembre 2008 par l'Université de Fribourg, qui a ainsi manifesté son soutien et s'est engagée à promouvoir l'accès libre à l'information scientifique.

Par « information scientifique » on entend principalement les articles scientifiques, publiés dans des revues scientifiques et qui rendent accessibles les résultats de recherche obtenus dans les universités et par d'autres organismes de recherche. Le mouvement *Open Access* vise principalement des recherches financées par le secteur public. Cependant, la *Déclaration de Berlin* va plus loin, puisqu'elle vise également d'autres formes d'information et de résultats de recherches, notamment les données statistiques initiales brutes, les résultats empiriques, ou encore les cours sous forme vidéo et multimédia, pour en citer quelques-unes.

Le contexte

Open Access sonne un peu comme *Open Source*, les deux peuvent être considérés comme cousins. J'aime bien dire que l'*Open Access* est à l'information scientifique ce que le mouvement *Open Source* est au monde des logiciels. *Open Access* n'existerait pas sans le mouvement *Open Source*, car l'accès aux ressources électroniques passe par Internet, plus particulièrement - et le plus souvent - par le web. Son créateur, Tim Berners-Lee, a diffusé le world wide web en *Open Source*, lui assurant ainsi une large distribution, ce qui a facilité et accéléré son acceptation.

Par le web, l'information est devenue accessible en quelques clics. Les chercheurs s'attendent à ce que les accès soient garantis, c'est un de leurs principaux outils de travail. Dans les bibliothèques, nous savons néanmoins que les droits d'accès aux articles publiés dans des revues scientifiques sont coûteux et parfois même limités. Les coûts des périodiques sont souvent dictés par des éditeurs qui profitent du potentiel du marché de leurs clients, bibliothèques et institutions universitaires, obligés d'acheter certaines revues prestigieuses³, leur mission étant de rendre accessible l'information. Les chercheurs de leur côté sont souvent ancrés dans le système des éditeurs et du prestige de certaines revues, et ignorent l'alternative que l'*Open Access* leur offre.

Deux faces de la médaille – la voie verte et la voie dorée

La garantie de l'accès à l'information est au cœur de l'*Open Access*. Afin d'assurer l'accès à l'information à tout moment et depuis n'importe où, deux voies se profilent : l'auto-archivage, dit la voie verte, et la publication originale dans une revue *Open Access*, dite la voie dorée.

La voie verte demande aux auteurs une participation après publication par l'auto-archivage sur un serveur dédié aux documents sous forme électronique. Le but est que les chercheurs, qui sont les principales personnes concernées, fassent partie intégrante du processus de publication. Une étude de cas⁴ à ce sujet indique quelques pistes pour « envisager une modification des habitudes des académiques et des étudiants de deuxième cycle de sorte qu'ils intégreraient son [= serveur institutionnel] utilisation dans leur pratique de travail ».

La voie dorée demande un engagement antérieur à la publication, par le choix d'un partenaire soutenant le mouvement, donc une revue *Open Access*. La voie dorée est encore très jeune. Son défi est de trouver des modèles économiques viables ainsi que les moyens d'acquiescer une renommée auprès de la communauté scientifique.

A Fribourg

L'Université de Fribourg a pris position en signant la *Déclaration de Berlin*, ainsi qu'en soutenant le Fonds National qui exige que tout rapport de recherche financé par lui soit publié en *Open Access*. D'autres engagements se font indirectement, par exemple par le financement du serveur (inter)institutionnel RERO DOC qui accueille la production de l'Université, et dont les publications sont modérées par des professionnels de l'information. L'Université soutient en outre les actions de promotion en hébergeant une page web dédiée à l'*Open Access* (<http://www.unifr.ch/openaccess>) qui donne un point d'accès et complète celle de la BCU Fribourg.

Le groupe de travail qui a organisé les stands de la semaine internationale *Open Access* 2010, ainsi que les modérateurs par discipline, proposent volontiers des démonstrations individuelles ou pour les groupes et organisent des workshops sur demande.

En guise de conclusion

L'affiche de la semaine internationale l'a dit : *Open Access* concerne toute personne active dans la recherche. Parmi les avantages pour le chercheur, on peut relever l'accroissement significatif de la visibilité de la publication et du taux de citation ainsi que l'accès gratuit depuis n'importe où à l'information scientifique publiée sous forme électronique. Le chercheur est cependant aussi incité à prendre au sérieux ses responsabilités vis-à-vis de la communauté scientifique, en se réservant le droit de déposer le document sur un serveur institutionnel, ou de le publier directement dans une revue *Open Access*. Mais si l'on veut trouver des solutions qui permettent de garantir l'accès à l'information, c'est à nous, professionnels de l'information, de sensibiliser la communauté scientifique.

1. www.openaccessweek.org
2. http://www.zim.mpg.de/openaccess-berlin/BerlinDeclaration_fr.pdf
3. Traduction libre d'après une contribution de Daniel von Wachter dans « Expertenforum für die Informationsplattform *Open Access* », IPOA-Forum (<http://open-access.net/>), du 29.10.2010
4. <http://pintiniblog.wordpress.com/2010/10/30/archives-ouvertes-comment-susciter-linteret-des-utilisateurs/>

« La vue du ciel ne ment pas ! » L'acquisition du fonds photographique d'Ulrich Ackermann Claudio Fedrigo

Vouées à conserver ce qui est périssable mais qui est censé être préservé, les archives patrimoniales privilégient les documents qui ont fait leurs preuves (ce qui est perçu comme un titre de mérite). Les archives iconographiques de la BCU ne font pas exception. Il arrive cependant que les circonstances et les opportunités en décident autrement, surtout si les images actuelles dialoguent explicitement avec celles du passé et cela de manière cohérente et ... clairvoyante.

Une preuve nous est offerte par le reportage photographique d'Ulrich Ackermann en partie reproduit dans la publication, réalisée en collaboration avec Jean-Pierre Anderegg, *Fribourg, un canton vu du ciel*, et parue en français et en allemand aux Editions La Sarine-Presses du Belvédère (2009). Ainsi, la BCU a acquis l'ensemble des 854 diapositives couleur (23x65 mm) qui forment ce reportage.

Avec ses prises de vues allongées, Ulrich Ackermann est un spécialiste reconnu de la photographie aérienne en Suisse et à l'étranger même si son style se distingue de la photographie traditionnelle : ses clichés sont pris depuis un hélicoptère, en utilisant un objectif panoramique, souvent avec l'appareil à la verticale ce qui lui donne des vues plongeantes.

Le photographe bernois a déjà publié des livres sur la Gruyère et le Val de Trient-Mont-Blanc. D'autres projets à l'étranger (notamment un livre sur les Dolomites) sont en cours. Quant à l'auteur des textes Jean-Pierre Anderegg



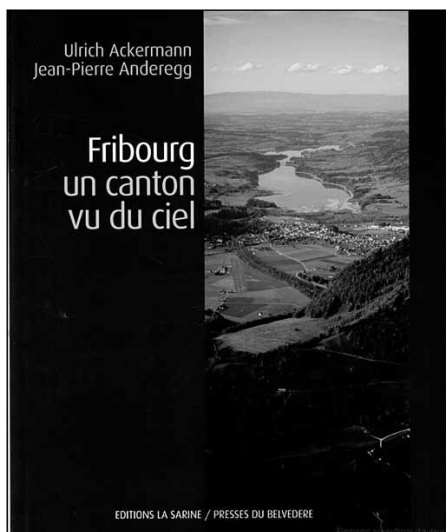
Sur le corridor du Sud tracé par l'autoroute Fribourg-Vevey ...

– géographe, ethnologue et historien de l'architecture, collaborateur du Service des biens culturels entre 1972 et 2002 – il a publié, en plusieurs volumes, le recensement des fermes, des chalets d'alpage et du paysage bâti du canton de Fribourg (1). Par la même occasion, la BCU a également acquis les images (dias) ayant servi à ces publications à caractère patrimonial. Les auteurs de *Fribourg, un canton vu du ciel* regardent d'en haut le paysage en transformation pour en dévoiler les caractéristiques naturelles et « planifiées » du canton, des falaises sauvages des Gastlosen aux lacs artificiels, des installations sportives aux inévitables quartiers de villas.

Parce que, si les images d'Ulrich Ackermann soignent admirablement l'effet esthétique, elles offrent bien des éléments au géographe pour fustiger l'aménagement souvent chaotique du territoire. Jean-Pierre Anderegg encourage vivement un changement de mentalité en faveur d'une politique qui favorise la concentration et la densification raisonnée de l'habitat. Lui fait écho, dans sa préface, le conseiller aux Etats fribourgeois Alain Berset qui en qualifiant le livre de « subversif », met l'accent sur la dialectique, souvent conflictuelle, entre espace cultivé et espace bâti, routes et transports publics, mobilité pendulaire et travail à distance.

De par leur cadrage original et leur format panoramique, ces prises de vue décrivent l'étendue et la diversité des terres fribourgeoises réparties par district.

D'abord la Sarine, avec tout le poids de la capitale et principal centre économique du canton. Saisie perpendiculairement à son centre historique, Fribourg apparaît toujours comme la ville gothique des ponts et des couvents, avec le souvenir d'une protoindustrie installée au bord de la rivière et la nature sauvage qui pointe par la vallée du Gottéron. Mais il suffit d'une légère



variation des ailes et voici qu'apparaissent les nouveaux quartiers à dos des communes limitrophes ; la comparaison entre l'harmonie de l'urbanisme médiéval et le chaos actuel s'impose naturellement. On quitte alors la ville, en planant sur les contrées d'Hauterive, de Bourguillon et de Pierrafortscha, puis vers le sud du district resté rural entre le Gibloux et le Cousimbert, avant d'explorer les méandres tracés par les trois rivières, la Sarine, la Glâne et la Gérine.

Plus à l'est, la Singine surgit comme un district sans centre urbain, qui continue de considérer la ville de Fribourg, historiquement bilingue, comme sa capitale. Des clichés panoramiques, aux teintes brun, jaune, rouge et vert, surgissent de nombreux domaines patriciens et de hameaux agricoles, dans un habitat dispersé au milieu de champs de colza et de prairies, de haies et de chênes séculiers. Depuis le lac et le barrage de Schiffenen, on longe le lit en gravier et sable de la Gérine vers la station du Lac Noir, dans lequel se reflètent les crêtes du Schwyberg, du Riggisalp et du Kaiseregg.

L'incursion dans la très verte Gruyère débute par le barrage de Rossens qui engendre le lac de Gruyère, ses embouchures et ses villages côtiers (La Roche, Corbières). A la sortie de l'agglomération Bulle/La-Tour-de-Trême/Broc, on survole d'abord l'Intyamont et la ligne ferroviaire de Bulle à Montbovon (par la réserve du Vanil Noir) puis la vallée de la Jogne ; la route entre Jaun, Charmey et Crésuz se déploie entre plus de 400 chalets, avec un clin d'oeil à la Valsainte et à sa Chartreuse, jusqu'au Lac de Montsalvens. La cité de Gruyère ouvre enfin la perspective sur le corridor du sud tracé par l'autoroute Fribourg-Vevey.

Châtel-Saint-Denis et son imposante église néogothique nous accueillent en Veveysse. Dans les images suivantes défilent le lac de Lussy et la station des Paccots puis, depuis Semsales, l'architecture paysagère des « Alpettes », ses terrasses et ses pâturages.

La Glâne apparaît comme une région intermédiaire où l'absence d'autoroute n'a pas privé la paisible cité historique de Romont de ses quartiers de villas et ses hangars industriels. On se console en croisant la magnifique ville de Rue, le manoir de Middel et les pâturages du Gibloux. Dans une Broye disputée entre Vaud et Fri-

bourg, pointent parmi les champs de céréales, de tubercules et de tabac, les villages (Domdidier, Saint-Aubin) et les fermes traditionnelles et modernes. A Estavayer-le-Lac l'ancien habitat est serré mais les lotissements de villas individuelles poussent tout autour. Un peu plus loin, Portalban offre son bel accès au port alors qu'au sud, Vuissens affiche fièrement son ... terrain de golf.

Et « *dulcis in fundo* » voilà le district du Lac qui s'étale bien entre les bassins de Schiffenen et de Morat. On y admire au nord le Mont Vully et ses villages riverains, l'immense jardin potager du Grand Marais, le vieux et le nouveau Morat avec son port, l'hypertrophique Camping des Trois Lacs et au sud, Barberèche et le Petit Vivy.

Les diapositives d'Ulrich Ackermann déjà numérisées sont en cours d'inventaire avec l'assistance de Jean-Pierre Anderegg.

1. *La maison paysanne fribourgeoise* (T. 1-2 ; Die Bauernhäuser der Schweiz, 1979/1987), *Les chalets d'alpage du canton de Fribourg* (1996) et *Une histoire du paysage fribourgeois : espace, territoire et habitat* (2002), édités par le Service cantonal des biens culturels.

Le vieux et le nouveau Morat avec son port ...



La Guimbarde

Nouvelle de Christian Jungo

De nos jours, il n'y a guère que le mouvement qui compte. Mouvement physique des corps, nécessaire à une hygiène de vie dont médecins et sociologues s'ingénient à formuler les canons élémentaires. Mouvement dans la société, dans laquelle les personnes ne sauraient être laissées à elles-mêmes, entrant dès le plus jeune âge en communication avec leurs semblables, passant ensuite d'une communauté à l'autre par les études, le travail puis la pension, laissant, lors de chacun de ces passages, des traces, numéros et autres indices servant à les identifier. Mouvement discursif encore, dans lequel une certaine parole, le plus souvent minimale et abâtardie, s'insinue en norme de dialogue et s'érige en acte raisonnable. Tout concourt à faire bouger les personnes et les intelligences. Mais, si un certain mouvement se révèle judicieux, combien d'erreurs lui sont attachées, combien de faux-semblants gouvernent ce bruit social, combien d'attitudes convenues président à des discours dont la vanité n'apparaît même plus choquante ? La plupart des idées que l'on accepte comme correctes et novatrices ne résistent pas aux analyses sérieuses. La communication s'impose comme une nécessité, mais son contenu importe peu. L'émotion est première dans la manière de vivre. Les exigences du temps fixent toute mesure. Le rapport immédiat aux gens et aux choses semble avoir remplacé toute connaissance préalable. Rien n'est acceptable, hors le mouvement. Et l'économie en devient le guide et le fossoyeur !

J'en étais là de mes réflexions, lorsque le train entra en gare. Ces éléments de critique sociale correspondaient assez à mon état d'âme. Ni la douche matinale ni un petit-déjeuner pris à la

Rien n'est acceptable, hors le mouvement. Et l'économie en devient le guide et le fossoyeur !

hâte n'avaient concouru à me réveiller totalement. Cette sorte de torpeur matinale m'accompagnait depuis le départ de mon domicile et semblait ne pas vouloir me quitter de sitôt. Par chance, mon parcours, de mon domicile à la gare, n'avait connu aucune précipitation, aucune bousculade. J'étais parvenu sans heurt sur le quai et je me trouvais maintenant face à la porte du wagon qui s'ouvrait sans bruit. Quelques personnes sortirent dont les mines lugubres ne donnaient guère envie de leur succéder dans le wagon. Je me retournai. Les mines de ceux qui me suivaient ne donnaient guère plus envie de rester sur le quai. Je me résolus donc à entrer dans le train. La chance pourtant continuait de me sourire. Je trouvai un siège inoccupé dans la colonne où deux sièges se font face et personne ne vint s'asseoir en face de moi. Et le train partit, presque à l'heure. Je regardai machinalement mon voisinage : dans la rangée d'à côté, de l'autre côté du couloir, quatre Suisses allemands devisaient, à forte et rugueuse voix, sur la stratégie à adopter lors de la séance des cadres à laquelle ils

se rendaient. Un peu plus loin, je voyais deux personnes et en devinais deux autres : des deux voyageurs que je pouvais voir, l'un dormait, bouche mi-ouverte et tête affaissée sur la poitrine, tandis que l'autre, ignorant son voisin, tapotait sur le clavier d'un ordinateur portable. Quant aux personnes que je devinais, il s'agissait de deux dames qui devaient leur faire face et dont le babil continu et les éclats sporadiques tranchaient dans cet univers qui se voulait sérieux, à défaut de l'être vraiment. A les entendre tous parler, exception faite de notre dormeur occasionnel, chacun se rendait à une réunion. C'était aussi mon cas. Je tournai la tête et regardai par la fenêtre. Un soleil rose se levait et éclairait les montagnes, clarifiant l'atmosphère encore grise de brume au départ de la gare. Le paysage se parait de couleurs et les êtres et les choses prenaient des formes assurées dans des perspectives qui ne cessaient de se développer, animées de mille sillons de vie. Soudain, je fus arraché à cette contemplation par une exclamation bruyante. Un des cadres, de l'autre côté du couloir, exhibait une montre, dans un flot de paroles et de rires qui devaient être de contentement. J'observai. Il montrait à ses collègues le cadeau qu'il venait de recevoir de son épouse pour son anniversaire et il ne tarissait ni sur les qualités de sa femme ni sur les performances de sa montre. Je regardai, à nouveau, par la fenêtre. Le soleil, le paysage, et maintenant l'évocation de ce cadeau m'entraînèrent d'un coup dans un autre univers, celui de ma mémoire, faisant resurgir plus précisément un souvenir qui me hantait, je devrais dire qui me hante depuis longtemps.

C'était au milieu des années 1970, en Afghanistan, après la terrible famine de 1972 et après le coup d'Etat du 17 juillet 1973, lorsque Muḥammad Dāwud Khan renversa son cousin, le roi Muḥammad Zaher Shāh, et instaura la république. Je venais d'arriver à Kaboul en compagnie de mon père. Nous logions à l'Intercontinental, le seul cinq étoiles de la ville, ouvert à la fin de 1969, dans le quartier de Spin-Kalay, sur le chemin de Bagh-e-Bala. Nous devions y résider quelques jours, avant de partir pour Hérat, puis de gagner le nord du pays. Ce qui me plaisait dans cet hôtel n'avait pourtant rien à voir avec ce que la plupart des touristes recherchent, aujourd'hui, pour passer d'agréables vacances et que l'on voit figurer sur les informations des voyageurs : rien à voir avec son confort élevé ni avec sa manière occidentale de « vulgariser » quelques particularités locales ni même avec son cosmopolitisme, pourtant relatif à cette époque, car les étrangers se comptaient sur les doigts de quelques mains. Tous ces caractères étaient plutôt en contradiction avec l'esprit et le but de mon voyage. Ils s'inscrivaient en faux et méloignaient d'autant des visées que je poursuivais. Non, ce qui me plaisait dans cet hôtel, c'était sa situation privilégiée. Construit sur une éminence à l'ouest de Kaboul, il permettait de voir aisément ce que l'on pouvait considérer alors comme le centre et l'est de la ville. La nuit, on pouvait observer des milliers de lumières et percevoir des bruits de toutes sortes, indiscernables dans les grandes villes modernes. Lumières et bruits laissaient deviner les mystères urbains

qui s'y jouaient, faits d'actes simples et répétés, de négociations diverses, de plaisirs et de drames. De jour, la lumière crue du soleil frappait les montagnes qui enserraient Kaboul, laissant aux parois grises des marques cuivrées, traquant l'or poussiéreux soulevé par les camions et les innombrables charrettes circulant au cœur de la ville. On devinait alors, plus que l'on ne voyait, ces gens et ces troupeaux arrivant du Pakistan, de Gardez ou de Kunduz, évitant tel axe, recherchant tel itinéraire, se bousculant, se dispersant, parcourant les rues qui formaient des réseaux que l'œil le plus habitué finissait par confondre, puis par ne plus pouvoir distinguer.

Ce jour-là, j'étais descendu de mon perchoir, pour me rendre au Ministère des Affaires étrangères, afin de mettre un terme à des formalités qui me pesaient. J'y avais retrouvé mon interprète et, en sortant du bâtiment, nous avons cheminé de concert, longeant le « bazar vert ». En le quittant, j'eus la désagréable impression d'être suivi. Cette sensation, pour curieuse qu'elle fût, ne m'alarma pas outre mesure. Il y avait plus important. J'avais un rendez-vous. Des amis afghans, que mon père avait rejoints dans la matinée, tenaient à me montrer une face moderne de la vie culturelle de Kaboul. Nous devions nous retrouver dans un « café » de Shar-i-Nao. A la vérité, c'était plutôt une chaïkhāna, une « maison de thé », assez traditionnelle, qui comportait néanmoins une touche occidentale : des tables assez hautes étaient réparties tout le long des côtés et des chaises permettaient de s'asseoir à l'européenne ! On y servait aussi des boissons sans alcool, très peu locales, et surtout l'on diffusait une musique mêlant des rythmes auxquels l'oreille européenne était fort habituée à un fond d'airs populaires plus afghans. Cela expliquait probablement le succès de l'établissement auprès d'une certaine jeunesse kaboulie plutôt fortunée. Je n'avais pas grande envie de m'y rendre, mais ce lieu de rendez-vous était pratique et nous trouvions là, mon père et moi, une occasion de satisfaire l'un des vœux exprimés par nos amis. Occupé à ne pas perdre mon chemin dans le dédale des petites rues, je n'avais plus qu'un but : parvenir à l'artère principale d'où il m'était facile de m'orienter précisément. Mon soulagement fut grand, lorsque je vis l'avenue et que je reconnus les lieux que je n'avais parcourus qu'une fois, le jour de notre arrivée. C'est alors qu'à nouveau je ressentis cette impression d'être suivi. Cette fois, ni le besoin de respecter un horaire ni les contraintes liées à d'autres obligations ne justifiaient mon désintérêt pour cette question. Je me retournai. Dans la foule des passants, assez dense à cette heure, j'eus beaucoup de mal à trouver quelqu'un qui ne me regardât pas ! Un étranger suscitait l'attention de tous, même si les regards se faisaient furtifs. Pourtant, il me sembla bien apercevoir un jeune garçon, à l'arrêt et comme pétrifié, qui regardait dans ma direction. Mais il était éloigné de moi et il eût été hasardeux de croire que je l'intéressais tellement. Je poursuivis mon chemin, persuadé que je me faisais de fausses idées. J'arrivai sans encombre à la chaïkhāna de mon rendez-vous. En pénétrant dans l'établissement, je fus accueilli par un jeune Pachtoun qui voulut me

placer, mais je lui désignai le petit groupe de personnes massées devant une fenêtre qui donnait sur le boulevard. J'avais reconnu rapidement mon père et mes amis.

- Alors, tu as trouvé sans peine ? me fit mon père.

- C'est assez facile à trouver, reprit l'un des convives, sans me laisser le temps de répondre. Je neus qu'à approuver en hochant la tête.

- Et tes « pourparlers » ? Raconte-nous, dit un autre.

Je me lançai dans une description des événements des dernières heures qui les amusa beaucoup, chacun riant à telle démarche ou marquant son étonnement face à tel comportement. J'hésitais encore à inclure dans mon récit, les impressions de banal roman policier que j'avais ressenties, lorsque Nadir m'interrompit et m'obligea à regarder par la fenêtre :

- Tu as un nouvel auditeur !

- Et il voudrait que tu lui racontes ton histoire, à lui tout seul, remarqua Rahim. Il est très exclusif. Il ne veut pas de nous.

Le garçon se tenait devant moi. Il m'observait. (...) C'était un jeune Hazāra d'une douzaine d'années.

Et toute l'assemblée éclata d'un rire sonore. Pourtant, je ne parvenais pas à rire. En même temps que le mystère s'épaississait, j'étais animé d'un désir, de plus en plus impérieux, d'élucider cette « affaire » qui non seulement me

préoccupait depuis un moment, mais me mettait maintenant en fâcheuse posture devant mes amis. Le jeune garçon que j'avais observé dans la foule, quelques instants avant mon arrivée à la chaikhāna, n'osant entrer, avait regardé à travers la fenêtre et lorsqu'il m'avait reconnu, il s'était mis à heurter le carreau. Nadir l'avait tout de suite vu et il avait compris qu'il voulait attirer mon attention. Décidé à comprendre, je me levai donc, m'excusai auprès de mes amis et sortis de l'établissement.

Le garçon se tenait devant moi. Il m'observait. Je ne puis dire qui de nous deux était le plus intimidé. C'était un jeune Hazāra d'une douzaine d'années. Il était vêtu d'une chemise et d'un tambō, des pantalons larges, en coton vert foncé, d'un chapan, sorte de pardessus, brun clair parcouru de minces rayures grises. Il était chaussé d'une paire de kāpī, cette chaussure hazāra à la lourde semelle et faite d'une empeigne d'une seule pièce. Enfin, il portait le kollā, la coiffe conique des Hazāras. Il semblait un compromis de jeune cavalier mongol, de fermier de l'Hazārjāt central et d'immigré perdu dans Kaboul. A lui seul, il résumait la destinée d'un peuple mal aimé, souvent méprisé et persécuté. Les Hazāras, forcés de se contenter de vivre sur des terres pauvres, de cultiver difficilement de maigres céréales et d'élever moutons et chèvres, furent parfois réduits à l'esclavage ou obligés de gagner Kaboul ou d'autres villes où les attendaient les tâches les plus pénibles et les plus humbles, souvent les plus rebutantes. Leur passé glorieux qui eût voulu qu'ils fussent des descendants de

soldats de Gengis Khan ne pesa guère dans la balance de l'estime. Celle-ci fut plus fortement déterminée par leur choix religieux : shī'ites dans un milieu largement sunnite et pauvres, le plus souvent parce que shī'ites, ils ne pouvaient qu'être laids parce qu'hérétiques. Tel fut le sophisme amplement répandu dans tout l'Afghanistan et la cause d'une animosité qui n'a cessé de les poursuivre jusque récemment, sous le régime taliban.

Laid, le garçon ne l'était pas ! Il était déjà athlétique et devait accomplir un travail demandant pas mal de force physique. Sur son habillement modeste tranchait un port fier, mais agréable. Il avait le teint très brun. Les traits de son visage étaient délicats et, bien que certains caractères mongols se pussent observer, yeux légèrement bridés, pommettes saillantes, mais sans excès, d'autres semblaient souligner une autre origine, comme un nez plutôt long et fin, un visage oblong. Il se tenait devant moi, sans mot dire, les bras le long du corps, le poing de sa main droite fermé. Ce face à face silencieux dura quelques minutes qui me parurent des heures. Tout à coup, il s'adressa à moi, d'abord doucement, en baissant un peu la tête, puis, de plus en plus fort, en la redressant, comme pour m'instruire d'une chose essentielle ou me sermonner. Il parlait vite, mais clairement et je ne comprenais pas son dialecte. J'essayai de l'arrêter dans son discours :

- Na pohegom, na pohegom !

« Je ne comprends pas ! » répétais-je plusieurs fois en pachtout.

- Be-farmāid ! crus-je bon d'ajouter, c'est-à-dire « Je vous en prie ! »

Le garçon cessa de parler et, au moment où il allait recommencer, le jeune serveur pachtout qui m'avait reçu dans la moderne chaïkhāna, intervint. Il avait suivi la scène, à la dérobée, et estimant qu'il fallait chasser l'importun, sortit de l'établissement et lui parla sévèrement. Il conclut par un signe qui se comprend en toutes les langues. Le garçon ne bougea pas, bien qu'il fût stupéfait de cette réaction.

- Ce n'est qu'un petit Hazāra, me dit-il dans un très bon français. Ce n'est qu'un mendiant. Il ne vous importunera pas longtemps.

Me tournant vers lui, je commençai par le remercier de son intervention et le félicitai de l'excellence de son français. Il étudiait cette langue à l'Université de Kaboul et espérait bien poursuivre ses études à Paris ou dans quelque université française. A la fin de ce court échange, je me permis tout de même de lui faire remarquer que le garçon ne m'importunait pas et qu'à ce que je croyais saisir de son intervention, il voulait me dire quelque chose d'important que j'aurais volontiers voulu comprendre. Le jeune homme sourit et, s'adressant au garçon d'une manière plus douce et presque amicale, tenta de l'interroger et se mit à me servir d'interprète. Par chance, il connaissait assez bien le hazārāgi que parlait le garçon, qui était proche du dari et du kāboli qu'il parlait couramment. Pour les termes turco-mongols qui faisaient partie

du dialecte, je remarquai qu'il connaissait quelques difficultés, car il lui arrivait de faire répéter au garçon certains mots, mais il s'en sortait toujours, se remémorant rapidement le vocabulaire. Comme il me l'apprit, il avait déjà servi d'interprète à plusieurs missions dans le Kōh-e Bābā et surtout dans la vallée de Bāmiyān. Le garçon, d'abord tourné vers lui, probablement pour lui faire mieux comprendre qu'il s'agissait, pour lui, de tout autre chose que d'accoster un étranger pour en tirer quelque avantage, fit un quart de tour et s'adressa à moi, sans même suivre le rythme de la traduction du jeune Pachtoun. Voici, recomposé d'après mes souvenirs, ce qu'il me dit : « Mon nom est Safdar. Je ne suis pas un mendiant. Le père de mon père habitait Nili, dans la province de Dāykondī. » Le garçon leva son bras droit et, dégageant l'index de son poing toujours fermé montra une direction qui devait être le sud-ouest. Il continua : « Mais la vie était dure. Il est parti pour Kaboul où est né mon père. Mon père a un travail pénible et qui ne rapporte pas beaucoup : il est portefaix. Mais il a pu se marier et il a eu quatre fils. Mes frères et moi sommes nés à Kaboul. Je suis le plus jeune. Mon père a réussi à me placer chez un forgeron et je suis très heureux d'apprendre ce métier. » Ce bref curriculum m'était utile, mais j'avoue qu'à l'époque, bien des points de la géographie et de l'histoire de l'Afghanistan m'étaient encore inconnus. J'essayai tant bien que mal de replacer ses informations dans un ordre significatif pour moi, au fur et à mesure que mon interprète me les livrait. Restait un point plutôt obscur ! J'interrompis le garçon et lui demandai comment il se faisait qu'il m'avait choisi, en quelque sorte, pour me délivrer son message. Le garçon écouta avec attention ma question, traduite dans sa langue. Il sourit à son tour. Sur son visage disparurent les quelques rides qui s'y étaient formées et qui accusaient la détermination qu'il mettait à me parler, le rendant presque farouche. Il s'était en somme détendu. Il poursuivit son histoire plus paisiblement.

Il desserra lentement le poing de sa main droite et, tournant son poignet vers le haut, me présenta sa paume à plat.

- Ce matin, je t'ai vu, par hasard, près du « bazar vert ». Tu parlais avec un Pachtoun. J'ai su que c'était toi. Je t'ai suivi. Oui ! J'ai su que c'était toi. Et lorsque j'ai tapé à la fenêtre, tu es sorti de la chaikhāna. Vraiment, j'ai su que c'était toi. Je ne me trompe pas.

Je ne comprenais plus son discours. Il savait que c'était moi. Bon ! Mais qui étais-je censé représenter à ses yeux. Il insistait sur cette certitude qui l'habitait, mais qui nous laissait pantois, mon interprète et moi.

- Que veux-tu dire ? fis-je traduire par le jeune Pachtoun.

Alors, son visage s'éclaira davantage. Ses paupières parurent s'étirer encore plus latéralement et l'ouverture qu'elles ménageaient se faire encore plus étroite. Ses pommettes se firent saillantes et ses lèvres s'écartèrent, laissant apparaître des dents très régulières et blanches. Il avait réussi. Il était parvenu à ses fins. Mais de quelle

victoire s'agissait-il ? Il desserra lentement le poing de sa main droite et, tournant son poignet vers le haut, me présenta sa paume à plat. Et apparut son trésor :

- Chang ! fit-il, c'est-à-dire « une guimbarde ».

Je n'oublierai jamais ce moment. Safdar me montrait avec un plaisir immense cet instrument. L'armature faisait penser à l'image d'un cœur inversé, deux barres de métal se refermant progressivement et enserrant une membrane, elle aussi en métal, fixée à l'armature par une de ses extrémités et libre par l'autre qui se terminait par un petit crochet qui servait à la faire vibrer. Elle paraissait rudimentaire, mais, en même temps, très belle dans sa simplicité.

- C'est moi qui l'ai faite. C'est la première que j'ai faite, dit Safdar. Le forgeron, mon maître, m'a appris et m'a laissé faire. Puis, je lui ai montré mon travail. Il m'a dit que c'était bien, même très bien. Mais il a ajouté : « Si tu veux progresser et apprendre plus encore et devenir un maître, tu ne dois pas garder pour toi cette guimbarde. Ce premier travail, tu dois l'offrir à un étranger, à quelqu'un que tu ne connais pas, mais qui saura l'apprécier. Prends ton temps ! Tu peux l'offrir aujourd'hui, demain ou dans un mois ou dans deux mois. Mais choisis bien celui à qui tu l'offriras ! » Cela fait trois jours que je cherche dans Kaboul. Ce matin, je t'ai vu et j'ai su que je devais te la donner, à toi. Prends-la et emporte-la chez toi ! C'est la volonté de Safdar. Et le jeune Hazāra tendit sa main. J'étais ému.

Je n'osais pas faire le geste qui devait conclure cette affaire. Mais Safdar attendait calmement. Enfin, je pris la guimbarde dans la paume

**Prends-la et emporte-la chez toi !
C'est la volonté de Safdar.**

de sa main déjà calleuse, comme s'il s'était agi du Koh-i Nor. Je dis simplement et presque dans un murmure : « Tashakor ! », c'est-à-dire : « Merci ! ». J'aurais voulu ajouter quelque chose, mais je ne savais que dire. J'aurais voulu faire un geste, par exemple lui serrer la main, mais cela ne signifiait pas grand-chose pour lui. J'aurais voulu, à mon tour, lui offrir quelque chose, au moins lui donner un gage de ma reconnaissance. Je n'avais que de l'argent. Je regardai le jeune Pachtoun. Il me fit un signe pour me dire : « Ne lui donne rien ! Il ne veut rien ! Tu l'insulterais. » Déjà, on appelait le jeune serveur à l'intérieur de la chaikhāna. Je le remerciai de son travail d'interprète. Puis je me retournai. Safdar n'était plus là. Il ne pouvait pas être loin. J'appelai : « Safdar ! Safdar ! ». A une dizaine de mètres de moi, le garçon que me cachait un groupe d'hommes se retourna. « Safdar ! Tashakor ! » criai-je. Il fit à nouveau un de ses sourires dont il avait le secret, agita la main droite, puis, courant le long du trottoir, poussa jusqu'au carrefour et traversa. Il prit une petite ruelle et disparut. Ce fut la première leçon que l'Afghanistan me procura.

Quelques jours plus tard, à Hérat, alors que je me recueillais sur le tombeau de Khwājah 'Abdullāh Ansāri, ce célèbre mystique musulman du 11^e siècle à la connaissance duquel j'avais été initié par le père de Beaucueil, je repensai à

Safdar. Quand Ansārī, encore enfant, connut une période difficile, il fut aidé, dans la poursuite de ses études, notamment par un commentateur du Coran très savant et très riche, Yaḥyā ibn ‘Ammār qui l’influença fortement, au point qu’il déclara un jour : « Yaḥyā était un roi sous l’habit d’un savant ». Le paraphrasant, je ne pus m’empêcher de penser que Safdar avait été un maître sous les traits d’un enfant.

Je n’ai plus jamais revu Safdar, même lorsque, rentrant du Badakhshan et résidant à nouveau plusieurs jours à Kaboul, je me mis en peine de le chercher. Rentré chez moi, j’ai souvent repensé à cet épisode de Kaboul, à Safdar, à sa destinée. Comment a-t-il survécu, dans le climat de violence qui s’installa, dès 1978, en Afghanistan, aux sanglants coups d’Etat qui se succédèrent, à l’invasion soviétique, à la « lex talibana » qui entraîna tant de massacres dont les Hazarās furent les premières et nombreuses victimes ? A-t-il même survécu ? Je ne le sais pas et je ne le saurai probablement jamais. Mais sa guimbarde continue de m’accompagner. Elle est toujours là, sur un rayon de ma bibliothèque et, de ces quelques morceaux de métal, continuent à vivre et son souvenir et sa leçon.

Personalia

Personalia

Personalia

Personalia

Personalia

Personalia

Personalia

Personalia

Souvenir d'une amie trop tôt disparue

Laurence Wyss

Quand on dit au revoir à un être qui nous est cher, il est justifié d'en relever les mérites. Et mon amie Christine en avait.

J'ai connu Christine en automne 1976, sur les bancs de la grande salle de lecture de la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel. Toutes deux, bachelières, nous avons décidé d'entreprendre des études en bibliothéconomie. Christine souhaitait suivre les pas de sa maman.

Dès notre première rencontre, le courant a passé et nous avons immédiatement tissé des liens qui se sont renforcés au fil des années et qui ont laissé des souvenirs indélébiles.

Le mardi, jour de cours, était aussi un jour de fête pour nous deux, car nous savions que nous allions pouvoir nous rencontrer et surtout passer quelques bons moments, notamment autour du fameux mille-feuille de la Coop. Le décor était certes « modeste », mais convenait à notre bourse ; le mille-feuille à notre gourmandise !

Notre plaisir de fréquenter les établissements de luxe est né lors de nos déplacements dans les différents centres de cours de la ville de Lausanne. Toutefois, nos situations financières d'étudiantes nous obligeaient à nous contenter d'une boisson chaude ! Et même si nos estomacs criaient famine, la satisfaction de pouvoir jouer aux grandes dames devant une tasse de thé aromatisé, de la célèbre Confiserie « Manuel », servie dans une théière, permettez, en argent, suffisait à notre bonheur.

Diplômes en poche, nous avons trouvé du travail dans nos cantons respectifs. Je suis

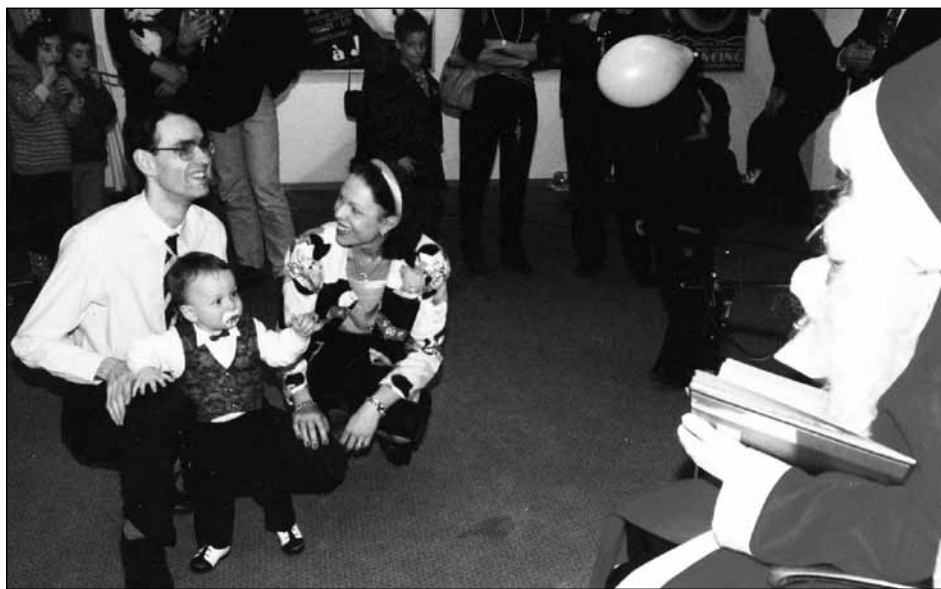


Souper du personnel de la BCU en 1996.

restée fidèle à Fribourg et Christine à Genève, où elle a pu exercer sa profession, durant huit ans, à l'Université. Si nos lieux d'activité étaient éloignés, notre amitié se renforçait. En effet, nous avons appliqué le proverbe « loin des yeux près du cœur » et, chaque semaine, nous communiquons. Aussi puis-je affirmer que Christine a trouvé une seconde famille à Grolley, chez les Lachat, de même que j'ai été adoptée par la famille Grab.

Après un passage de quatre ans à Sion, où elle assumait la responsabilité de la Bibliothèque municipale et durant lequel elle ne manqua pas de venir « chouchouter » régulièrement notre premier enfant, elle vint s'établir à Fribourg. Enfin, nous étions réunies !

Engagée à la BCU-Centrale en qualité de responsable de la formation, elle avait rejoint les bords de la Sarine. Puis, elle travailla comme bibliothécaire à l'Université de Fribourg, d'abord dans la Bibliothèque de la Faculté de droit, ensuite dans la Bibliothèque interfacultaire d'histoire et de théologie.



Rencontre avec le Père Noël à la BCU en 1994.

C'est dans la ville des Zaehringen qu'elle trouva le bonheur : Christine et Jean fondèrent une famille. Sébastien, fruit de leur union, fut la fierté et la grande joie de Christine. Enfant très doué tant pour les études que sur le plan sportif, Sébastien donna entière satisfaction à ses parents, et c'est toujours le cas aujourd'hui ! Ma collaboration avec Christine à la BHT a été l'aboutissement de notre amitié. J'ai pu, à son contact, apprécier vraiment les qualités de cette grande amie. Ses compétences, ses connaissances, son dynamisme, son sens de l'organisation, sa disponibilité et sa bonne humeur ont marqué tous les collègues. Bien plus, son style vestimentaire impeccable et adapté aux circonstances les plus diverses mettaient en valeur son apparence toujours très soignée, distinguée. Son sourire légendaire et sa délicatesse, lors des manifestations, furent son label, son signe distinctif. Cela, nul

aujourd'hui ne peut l'oublier. Christine a été une Grande Dame qui forçait le respect. Egale à elle-même, Christine n'a jamais failli lorsqu'il s'agissait de marquer un anniversaire ou un événement. Elle était un véritable aide-mémoire !

Finalement, son dévouement auprès des personnes malades, handicapées, âgées, en difficulté, ou encore auprès des plus jeunes, en particulier des camarades de Sébastien, n'avait pas de limite. Dans son travail, elle était toujours à l'écoute des professeurs comme des étudiants ; dans la vie quotidienne, elle était attentive au bien-être de l'ami comme à celui de la personne inconnue rencontrée au coin d'une rue. Elle était toujours prête à rendre service. Ce qui l'animait tient dans ce beau verbe : « aider ». A toi, Christine, nous adressons ce seul et beau mot : « MERCI ».

Départ à la retraite de Raphaël Karth

Interview par Jean-Marc Dücrey

Peux-tu nous rappeler comment et dans quelles circonstances tu es arrivé à la BCU ?

Je suis entré à la BCU en 2004, après une longue et difficile période de chômage, conséquemment à un licenciement pour raisons économiques. J'ai pu bénéficier dès mars 2004 d'un programme d'emploi temporaire (PET) à l'atelier d'équipement des documents. Ces PET étaient proposés pour 6 mois. Je suis donc entré à la BCU par la (toute) petite porte. Cette période de programme d'occupation a finalement duré environ 2 ans, mais en 4 tranches de 6 mois. Pendant ce temps, j'ai eu la capacité de m'adapter à mon nouveau travail, comme un nouvel apprentissage.

Oui, je me souviens aussi qu'à cette période la TSR était venue tourner un reportage sur les PET. Tu as été une vedette de l'émission Classe Eco. Pour les personnes qui le souhaitent, ils peuvent retrouver ce reportage parmi les documents de la médiathèque. Comme tu viens d'une branche d'activité totalement différente, peintre en carrosserie, as-tu rencontré des difficultés d'adaptation ?

Au début, j'ai dû apprendre la production d'étiquettes réalisées à la main, à l'encre de chine. Je n'étais pas très à l'aise et ce n'était pas facile. Le contrôle de qualité était vraiment très strict. J'ai été amené à refaire plusieurs fois mon travail, comme un écolier, c'était peu commode mais j'ai persévéré. J'ai la fierté d'avoir réussi à m'adapter. Mais ça n'a pas duré très longtemps...

En effet, tu es arrivé justement pendant la période où nous réfléchissions à produire ces étiquettes par ordinateur. Donc, tu as eu juste



le temps d'apprendre à écrire à l'encre de chine et dès que tu as été plus à l'aise, on t'a demandé de t'adapter à une autre technique qui t'était inconnue : l'informatique !

C'était la première fois que je devais travailler à l'ordinateur et je n'étais pas non plus très à l'aise au début. J'ai à nouveau dû apprendre à travailler avec un nouvel outil. J'ai eu grand plaisir à relever ce défi. Et avec mon expérience de la composition des étiquettes « à l'ancienne », j'ai vite compris les avantages du travail à l'aide de l'informatique. C'était tout de même une bonne évolution du métier. Si je compare le travail à la main ou à l'ordinateur, l'informatique est bien plus rapide et efficace.

Donc après 2 ans « d'apprentissage », de PET, tu as obtenu un contrat de travail ?

Ça n'a pas été si simple, ni automatique. Après une année de PET, j'avais dû quitter la BCU. L'ORP ne prolonge jamais les PET au-delà de 2 périodes. J'avais trouvé un emploi dans le domaine du divertissement, dans l'entreprise Proms à Belfaux. Malheureusement, ce fut une expérience très brève. J'ai à nouveau perdu mon emploi pour des raisons économiques, à la suite de la votation sur les maisons de jeux. Par la suite, j'ai eu la chance de revenir à la BCU, en PET pour une troisième et quatrième période. Je pense avoir fait plutôt bonne impression car, dès 2007, j'ai obtenu un contrat de travail annuel. Il a été heureusement reconduit chaque année. Ce n'était pas évident pour moi et j'attendais la fin de l'année avec une certaine anxiété. Je suis maintenant très satisfait : je n'aurai plus à m'inquiéter à chaque automne.

Je confirme que tu as effectivement fait bonne impression. La qualité de ton travail a donné entière satisfaction. Ta persévérance et le souci de bien faire que tu as manifesté pendant ces PET ont conduit la BCU à trouver une solution pour te proposer ce contrat de travail annuel. Quel souvenir conserveras-tu de ta carrière à la BCU ?

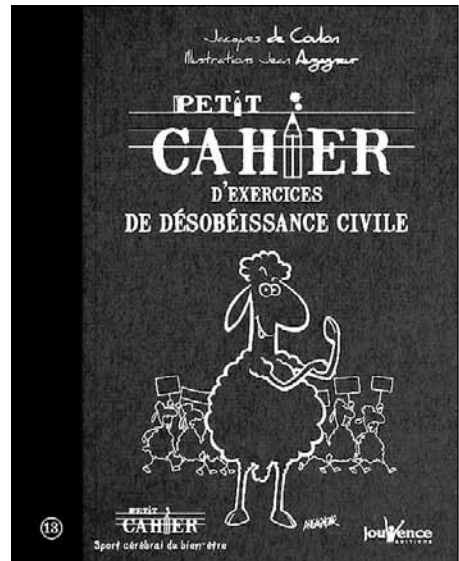
Globalement, ce fut pour moi une période assez agréable. J'ai eu beaucoup de plaisir à découvrir ce monde des bibliothèques. Je ne connaissais pas du tout ce milieu universitaire. Ce fut un peu comme un voyage à l'étranger. J'ai découvert de nouveaux horizons. Mon apprentissage était ardu mais par la suite j'ai vraiment été satisfait et content de pouvoir conserver cette place.

Je voudrais profiter de remercier ici tous les collègues de la BCU. L'accueil qu'on m'a fait était tout à fait cordial.

Nova Friburgensia

Jacques de Coulon

Petit cahier d'exercices de désobéissance civile
Saint Julien en Genevoix : Jouvence, 2010



Question: lorsque vous ne faites rien, 1) vous culpabilisez, 2) cela vous est égal, 3) vous vous dites: ouf, j'ai du temps pour penser et pour rêver. Si vous avez choisi cette dernière réponse, vous êtes un « contestataire altruiste », auquel cas Jacques de Coulon, professeur de philosophie au collège Saint-Michel, vous dispensera peut-être de faire les exercices de désobéissance civile qu'il a concoctés pour vous. La désobéissance civile est le fait de se rebeller contre une volonté étatique jugée inique, fût-elle portée par un tribunal ou une majorité de votants. On en trouve des exemples dans la grève de la faim conduite par Bernard Rappaz, caractérisée par le refus aussi bien du corps

médical que du principal protagoniste de se conformer à des décisions prises par l'autorité judiciaire.

Constatant l'aliénation ambiante générée par le culte du veau d'or (économisme, consumérisme), l'auteur entreprend de (ré)éduquer ses lecteurs à l'aide d'une suite d'activités interactives, à la manière des supports pédagogiques de l'enseignement obligatoire, devant susciter sa transformation. Le but ultime de ce parcours fléché philosophique est de parvenir à une « conscience globale et solidaire ». Il s'agit, dans un souci de justice sociale et de développement durable, de dépasser son égo capitaliste à la fois surdimensionné et étriqué, « petit moi » dépossédé et ballotté, pour s'épanouir dans le « grand moi », soit une conscience établissant un lien harmonieux entre l'individu et le monde. De l'accès au grand moi découle un sentiment de solidarité avec une humanité interdépendante, permettant ainsi l'émergence d'une communauté d'amour.

Le mouton bêlant doit donc se transformer en lion, et oser la désobéissance civile lorsque les circonstances l'imposent. Personnellement, je ne prends pas position, conscient de ce que ma nullité naturelle constitue une limite difficilement franchissable, choisissant ainsi de rester parmi les moutons, fût-ce le dernier.

Henri Defago

Frédéric Dard, mon père : San-Antonio / Joséphine Dard. – Neuilly-sur-Seine : Michel Lafon, 2010. Cote BCU/F : X 20086



C'est au plus prolifique et au plus planétaire des écrivains « fribourgeois » qu'est consacré un album iconographique qui vient de paraître : Frédéric Dard, alias San-Antonio. Dix ans après le décès de Frédéric Dard, au mois de juin 2000, sa fille Joséphine nous fait découvrir l'homme qui se cache derrière le célèbre détective San-Antonio et rend hommage à l'écrivain qui a signé plus de 250 romans. Si les couvertures et la gouaille de ces romans policiers sont universellement connues comme une marque de fabrique, la personnalité et la carrière de leur auteur le sont beaucoup moins. Les images réunies par le fils ou la fille d'un écrivain nous permettent d'entrer dans ses archives privées et de retrouver, fixés sur la pellicule, les grands moments de sa vie. Le livre d'images se transforme par moments en album

de famille et l'on découvre l'écrivain dans toutes sortes de postures : Frédéric Dard tapant à la machine dans son bureau de Gstaad, Frédéric Dard et sa fille âgée de trois ans, Frédéric Dard entouré des filles de sa tribu, Frédéric Dard conduisant un tracteur, Frédéric Dard en compagnie de Renaud ou de Bernard Pivot, Frédéric Dard rendant visite au pape Jean-Paul II avec Monseigneur Pierre Mamie, Frédéric Dard sur un trône de livres dans l'entrepôt du Fleuve Noir, Frédéric Dard écrivant dans son bureau-chambre à Bonnefontaine... La ferme de Bonnefontaine est évoquée comme le lieu d'un retour aux sources et comme la dernière demeure : « Ton grand-père était paysan. Tu as toujours gardé profondément ancré en toi les valeurs de la terre, au point de quitter Gstaad et ses paillettes, pour aller vivre dans la ferme de Bonnefontaine, près de Fribourg. Une sorte d'appel, un besoin. Une destination moins glamour, sans nul doute, mais aussi moins show-biz et moins superficielle. Tu y as été profondément heureux. C'est là que tu es mort. Après un long séjour à l'hôpital, tu as souhaité rentrer à la ferme pour y mourir. » L'abondante iconographie réunie par sa fille est d'une richesse telle qu'il est impossible de la résumer ici. Les images-clés de cette existence sont accompagnées d'hommages et de témoignages de sa famille (Elisabeth et Abdel Dard), d'amis (Robert Hossein, Antoine de Caunes, Bruno Masure, Philippe Geluck), d'écrivains (Frédéric Beigbeder, Jérôme Garcin), de cinéastes (Jean-Pierre Mocky) et bien sûr de sa fille Joséphine, dont le rapt en 1983 est évoqué dans le dernier chapitre intitulé « Nous deux ». L'ouvrage est préfacé par son beau-fils, Guy Carlier : « Vous savez, Frédéric, ce sentiment d'usurpation qui m'habite et qui longtemps

m'empêcha de pénétrer dans votre ferme à Fribourg, vous savez également, jusqu'à présent c'était notre secret, mais désormais tout le monde le saura, vous savez que chaque fois que je m'assieds à votre bureau, que dans la bibliothèque je caresse votre machine à écrire écaillée à l'endroit où frottait votre gourmette, que lorsque je m'assieds dans un canapé de Bonnefontaine ou que Joséphine me demande de m'asseoir à votre place à la table de la salle à manger, chaque fois, je vous en demande pardon. »

Michel Douste



Corps Carbone de David Brühlhart. Exposition. Une histoire de grain de peau et de grain de papier

David Brühlhart

Une relieuse, un libraire, l'île St-Louis à Paris... des solitudes tissées de rêves de papier et de grains de peau... L'exposition à la BCU (18.06.-04.09.2010) proposait une quarantaine de gravures sur plexiglas qui composent le roman graphique *Corps Carbone* que David Brühlhart a réalisé durant son séjour à la Cité des Arts de Paris en 2009.

Le récit principal relate l'histoire d'amour silencieuse entre Victor, libraire, si timide que sa bouche, à force de ne pas être utilisée, s'est effacée de son visage, et Manon, relieuse sauvage et terrienne, qui entretient des rapports troubles avec les livres qu'elle confectionne et qu'elle affectionne.

Victor, grand et maigre, travaille dans une petite librairie parisienne. Il caresse les livres, touche le grain du papier, sent leur odeur. Il aime se délecter des mots, des contenus mais également des couvertures cartonnées, des papiers, plus ou moins épais, granulés. Il vit seul dans un petit appartement, dans un vieil immeuble situé en face de sa librairie sur l'île Saint-Louis. Victor n'a pas d'amis, ni de famille, son seul lien avec l'être humain, c'est son lien avec ses clients. Et ses compagnes et compagnons de bain.

Le soir, Victor invite des inconnues à des bains communs de papier. Le corps de ses maîtresses ne l'intéresse pas, ce qui le pousse au transport charnel, c'est uniquement le cri du papier, quand Victor le frotte sur la peau de ses compagnes de jeux.

Au-dessus de lui, habite Manon. Une relieuse brune et sauvage. Elle a installé son atelier de reliure sous les toits de ce vieil immeuble. Elle y passe des journées et des nuits entières à choisir délicatement les couleurs des papiers. Papiers de soie, papier carton, papier de velours. Son plus grand plaisir, une fois le livre relié, est de se caresser avec ce nouveau-né de papier.

Elle va livrer les livres qu'elle confectionne à la petite librairie, en face de chez elle, où travaille un gentil garçon. Elle s'est aperçue qu'il touchait les livres de la même façon qu'elle. Avec avidité, désir. Avec pulsion. Elle remarque également que le jeune libraire, « Victor », c'est écrit sur son badge, lit tous les jours le même livre. Intriguée par cet étrange garçon, elle décide de s'amuser un peu avec lui.

Victor et Manon partagent avec les autres locataires une petite salle à lessive, située dans la cave de l'immeuble. Victor fait sa lessive les lundis. Manon descend à la cave en douce très tôt le mardi matin. Elle échange les habits encore humides de Victor contre des vêtements de papier. Un pantalon de papier calque.



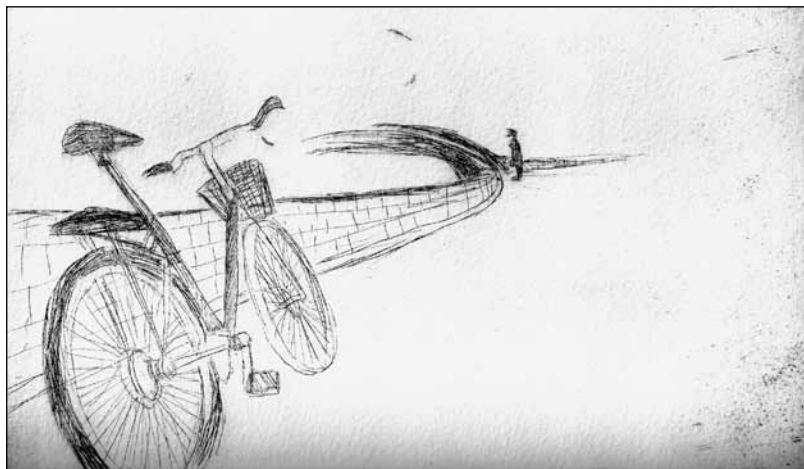
Publier la culture
 Recueillir la compagnie
 Élargir le réseau
 Sans être dérangé ou étonné



Une seule obsession dans ma salle de bain
 Dessiner la compagne
 Ne plus être seul
 Embrasser l'écrue
 Jouir dans la brume

M'asseoir nu dans l'émail
 Chevaucher le trait
 Et oublier le vide





Une chemise de papier Arche.

Au fur et à mesure des visites de Manon à la librairie «Préface», Victor connaît de curieux changements vestimentaires mais aussi physiques. Dès que son grand corps maigre se retrouve complètement vêtu de papier, celui-ci se met à ressentir un trouble pour la belle visiteuse relieuse. Elle l'intrigue elle aussi, achetant toujours les livres qu'elle a apportés une semaine auparavant. Mais sa bouche a définitivement disparu. Les émotions se bousculent en lui. Le trouble trouve un moyen de s'exprimer. Il s'imprime sur la peau du libraire. Les mots se dactylographient sur l'épiderme. Victor est à la fois machine à écrire folle et papier.

Les jours passent, le garçon se couvre de caractères. Un alphabet amoureux.

Le jour où il se sent prêt à monter dans la grotte de Manon, Victor n'est plus qu'une grande feuille de papier. Couverte de mots d'amour.

La relieuse le reçoit en silence, le plie avec tendresse, le relit et en fait un livre d'amour.

Elle s'assoit. Empoigne ce livre bien aimé, ce bien-aimé devenu livre. Et le lit... le relit... le relit...

Passionné par les histoires, David Brühlhart voyage entre le son et l'image. Journaliste pour la radio (RSR ou RTBF), il arpente les thématiques du corps et de l'érotisme. Peintre et graveur, il a présenté une dizaine d'expositions personnelles entre la Suisse, Paris et Rome, il reçoit en 2008, la bourse pour une résidence d'une année à l'atelier Jean Tinguely à la Cité des Arts de Paris où il travaille sur son premier roman graphique Corps Carbone à paraître d'ici la fin 2010 aux éditions Castagniéé. Les planches gravées sur plexiglas pour le livre Corps Carbone ont été récompensées par le prix annuel de la fondation Bédikian en 2009. Il vit actuellement entre Fribourg et Paris où il travaille sur un documentaire pour le cinéma autour de la castration et des frontières du genre identitaire.

Chasses d'Anne Golaz. Exposition.

Anne Golaz

La 7e Enquête photographique fribourgeoise réalisée par Anne Golaz (exposition à la BCU du 16.09.10 au 13.11.10) témoigne de la pratique de la chasse dans le canton et se veut une interrogation sur nos rapports à la nature, aux bêtes et à la mort.

J'ai d'abord commencé à m'intéresser à la chasse par une fascination esthétique et plastique, et puis, je me suis demandé à quoi pouvait réellement ressembler cette pratique aujourd'hui, au-delà des stéréotypes. Comment représenter la chasse dans une société moderne où cette activité révèle de vives contradictions? Comment mettre en scène cet univers sans faire place à une polémique attendue et stérile? De quelle façon s'investir et finalement quel regard construire? Je n'appartiens pas aux initiés du monde de la chasse : mon approche a donc été avant tout photographique. J'éprouvais une admiration ambiguë, par sa part de répulsion mêlée de fascination, pour le monde cynégétique. Ce sentiment équivoque est resté le moteur essentiel de mon travail durant toute sa réalisation. J'ai choisi de travailler le plus librement possible, sans protocole photographique strictement imposé, alliant une approche documentaire à une photographie suggérée et parfois ironique. Ou alors, en créant des images très construites et théâtrales, à l'ambiance dramatique et imposante. Mais il fallait d'abord gagner la confiance totale des chasseurs pour pouvoir



accéder à ce qui m'intéressait et pour ensuite mettre en scène librement ma propre représentation. Je voulais surtout vivre ces chasses pleinement et intensément afin d'avoir une matière forte et sincère à réinjecter dans mes images.

Cette série aborde la thématique de la chasse comme un univers foisonnant et puissant, à la fois effrayant et fascinant, dont les fondements ancestraux résonnent au cœur d'un monde suggéré mais bien contemporain, des images qui vont à la rencontre de nos rapports à la nature, aux bêtes et à la mort. Et si elles sont parfois critiques et soulèvent autant de

questions polémiques, elles sont également une recherche esthétique et l'exploration d'une vaste iconographie.

J'ai travaillé essentiellement en Suisse, avec de nombreux groupes et sur différents types de chasse. Puis, lorsque la chasse d'automne s'est terminée et que bon nombre de chasseurs partaient en Alsace, je les ai suivis. L'importance de ce phénomène, sorte d'exode cynégétique momentané, m'a vraiment impressionnée. Si bien que j'ai construit mon travail sur deux terrains de chasse majeurs en parallèle où les traditions cynégétiques se complètent ou s'opposent.

Au-delà de l'intérêt esthétique et purement visuel qui découle de la photographie, j'ai été fascinée par la dimension humaine, par la nature et l'importance du groupe de chasse, cet élément qui prend corps à l'automne pour se dissoudre superficiellement après quelques mois. Cette compagnie soudée et imperméable et pourtant multiple, complexe et changeante. Et puis, j'ai essayé de comprendre ce que peut bien signifier cet acte de chasse, ce qui peut le définir ou le représenter. Du simple fait de se vêtir de vert foncé ou de se féliciter par un traditionnel *Waidmanns Heil*¹. Qu'est-ce que cette puissante appartenance pourtant illusoire à un monde extraordinaire, comme une dimension parallèle qui rassemble les hommes en pleine forêt et où chacun revêt momentanément son costume de chasseur ?

1. Formule de salutations entre chasseurs ou félicitations lors d'une chasse réussie.





Pour réaliser cette *Enquête Photographique*, Anne Golaz s'est immergée durant une saison dans l'univers des chasseurs fribourgeois. Un petit monde composé de 736 personnes pour la saison 2009/2010 et dont le cœur vibre surtout à l'automne, à l'instant fatidique : l'ouverture de la chasse. En effervescence, cette population de cadres, d'avocats, de boulangers, d'ingénieurs ou de restaurateurs revêt alors son costume vert foncé et part sillonner le canton de Fribourg. Anne Golaz les a suivis, au cours d'une trentaine de chasses, sur le territoire fribourgeois mais aussi en Alsace, là où l'activité est possible quasiment toute l'année. Avec eux, elle est partie sur les traces de renards, sangliers, bécasses, canards, cerfs, chevreuils et chamois, parcourant des paysages multiples et sauvages, des plaines de la Broye aux Préalpes fribourgeoises. L'exposition pré-

sente 34 tirages couleur de divers formats : de 24/30 cm à 140/176 cm.

Anne Golaz est née en Suisse en 1983. Diplômée de l'Ecole de Photographie de Vevey en 2008, elle poursuit ses recherches photographiques par un Master à l'Université d'Art et Design d'Helsinki. Son travail photographique traite essentiellement de la représentation du monde rural, du lien à la nature sauvage ou à l'animal. Lauréate du *Prix suisse des jeunes talents 08* avec *Scènes Rurales*, son travail est ensuite exposé au Photoforum Pasquart de Bienne, à Paris pour le *Mois Européen de la Photographie* et à l'occasion de la *Quinzaine Photographique Nantaise* de 2009. Anne Golaz fait partie des jeunes photographes sélectionnés par le Musée de l'Elysée à Lausanne pour l'exposition et la publication de *ReGeneration2*. Elle est représentée par la Galerie Dix9 à Paris.

« Human Library »

Madeleine Bieri-Dietrich

Lebende Bücher – ein Mensch sagt mehr als 1000 Bücher (Stadtbibliothek Bielefeld)

Rent a Randgruppe (Bezirkszentralbibliothek Marzahn-Hellersdorf)

Solche Schlagzeilen und die Tatsache, dass die „Human Library“ in vielen Ländern grosse Erfolge verzeichnen konnte, meine Neugier weckte und ich fasste den Entschluss, im Rahmen meiner Bachelorarbeit, mehr darüber zu erfahren.

Was ist eine „Human Library“

Die „Human Library“, ehemals „Living Library“ oder auch Lebendige oder Lebende Bibliothek genannt, ist keine Bibliothek im wortwörtlichen Sinn. Es ist eine Veranstaltungsform, die wie eine traditionelle Bibliothek funktioniert: Leser leihen Bücher aus und bringen sie nach einer bestimmten Zeit wieder zurück. Doch diese Bücher bestehen nicht aus Papier, sondern aus Fleisch und Blut. Es sind Menschen, die von Menschen gelesen werden. Bei der „Human Library“ geht es also darum, sich eine Person für ein Gespräch auszuleihen. Und zwar sind die lebenden Bücher Menschen, die bestimmte Personengruppen oder Lebensstile verkörpern. Sie sind mit Vorurteilen, Stereotypisierung und sozialer Ausgrenzung konfrontiert und sind gerne bereit, ihre Erfahrungen mit anderen zu teilen. Einerseits sind es Menschen, die aufgrund ihres Aussehens, ihrer Nationalität, ihrer Religion usw. diskriminiert werden. Oder es sind Personen, die sich in einer bestimmten Situation befinden, wie z.B. Asylsuchende



Fotos: Sylviane Tiller / Stefanie Mauron.

oder Arbeitslose. Andererseits sind es auch Menschen, die über einen bestimmten Beruf oder Lebensstil verfügen, wie z.B. Priester oder Veganer.

Die „Living Library“ bietet dem Leser die Möglichkeit, statt ein Buch über bestimmte Themen zu lesen, direkt mit betroffenen Personen zu sprechen. Somit erhält der Besucher der „Living Library“ die Chance, mit Menschen zu sprechen, mit denen er vielleicht sonst nie in Kontakt getreten wäre.

Die Idee der „Human Library“ geht auf die dänische Jugendinitiative „Stop Volden“ (Stop the Violence) zurück. Die Initianten

dieser Stop-Gewalt-Initiative hatten im Jahr 2000 die Idee, eine „Human Library“ auf dem Musikfestival Roskilde in Dänemark durchzuführen. Mit dieser Aktion sollten Vorurteile abgebaut, sowie Rassismus und soziale Ausgrenzung bekämpft werden. Wurde zu Beginn die „Human Library“ zwar ins Leben gerufen, um gegen Vorurteile und Missverständnisse zu kämpfen, gibt es heutzutage auch Umsetzungen, die weniger offensiv damit werben. Vielmehr geht es heute auch darum, Kommunikationsbarrieren zu beseitigen, Menschen zum Nachdenken anzuregen und sie zu motivieren, sich persönlich und politisch zu engagieren. Heute sind „Human Libraries“ als feste Bestandteile oder sporadische Ereignisse in Bibliotheken oder auf Festivals in vielen Ländern in und ausserhalb Europas anzutreffen. Sie konnten in vielen Ländern grosse Erfolge verzeichnen und haben die Aufmerksamkeit der Medien im In- und Ausland auf sich gelenkt.



„Human Library“ am Belluard Festival

Als eine von den ersten Veranstaltungen in der Schweiz hat das „Festival Belluard Bollwerk International“ in Zusammenarbeit mit der Kantons- und Universitätsbibliothek Freiburg letzten Sommer eine „Human Library“ organisiert. Auch hier stand eher die Idee dahinter, Menschen einander näher zu bringen und Wissen auf unübliche Weise zu vermitteln.

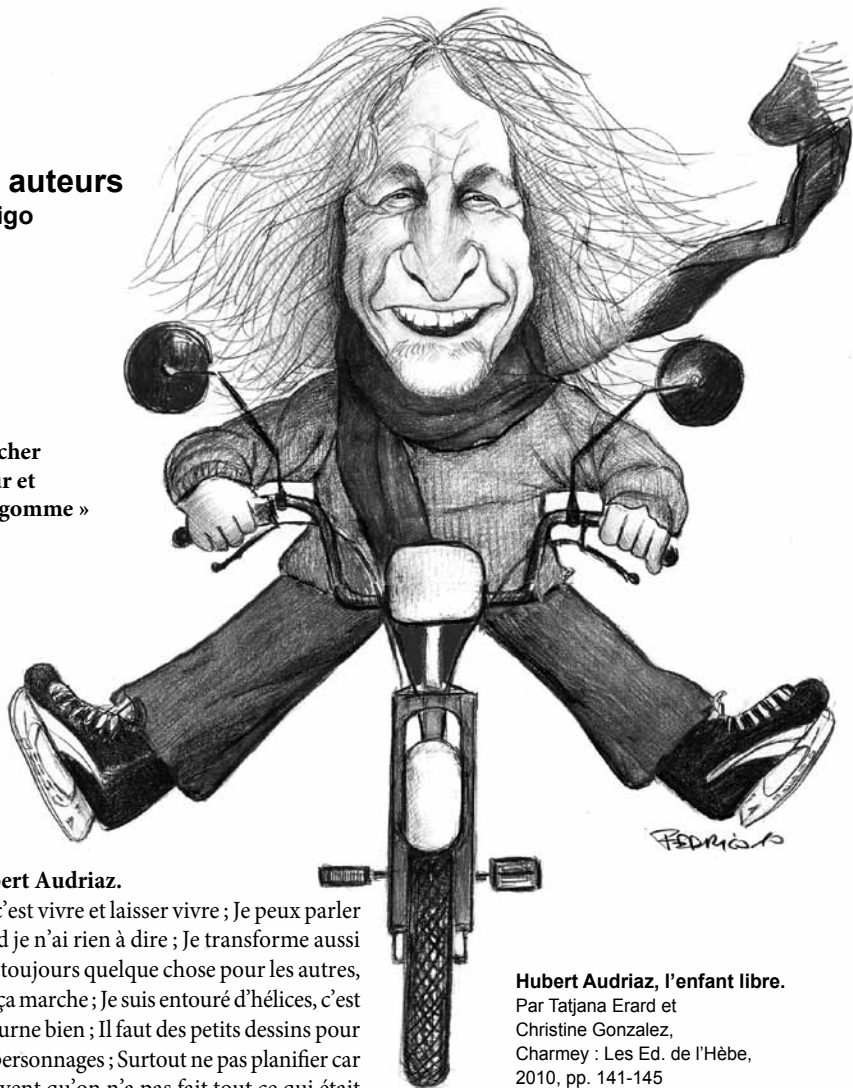
Während sieben Tagen konnten in der KUB 59 lebende Bücher und 15 lebende Wörterbücher ausgeliehen werden. Darunter waren z.B. Bücher, welche den Leser in andere Welten entführten, Bücher für Kunstliebhaber, autobiografische Bücher, Lektüre für Wissbegierige oder auch Bücher, die für Diskussionsstoff sorgten.

Die „Human Library“ wurde rege besucht und stiess sowohl bei den Lesern wie auch bei den Büchern auf ein positives Echo. Ich persönlich war erfreut darüber, dass auch erweiterte Bibliotheksangebote in nicht-technologisierten Formen eine Zukunft haben.



Nos chers auteurs Claudio Fedrigo

« J'aime enfourcher
mon vélomoteur et
mettre toute la gomme »



Florilège d'Hubert Audriaz.

« Gagner sa vie, c'est vivre et laisser vivre ; Je peux parler longtemps quand je n'ai rien à dire ; Je transforme aussi la vérité ; On fait toujours quelque chose pour les autres, c'est pour ça que ça marche ; Je suis entouré d'hélices, c'est pour ça que ça tourne bien ; Il faut des petits dessins pour faire des grands personnages ; Surtout ne pas planifier car sinon les gens savent qu'on n'a pas fait tout ce qui était prévu ; Maintenant on suit la mode à la place de suivre ses rêves ; Mécol c'est bonnard, je sors mon chien Xama ; C'est en parlant longtemps et qu'on n'a rien à dire qu'on raconte des conneries ; J'ai pas la nostalgie de mon temps, j'ai l'expérience de mon temps ; J'ai quand même de la chance, je prends mon teuf et je vais faire des trucs ; Si tu bosses plus que les autres tu auras du talent ; Quand on ne veut pas faire quelque chose, on dit qu'il y a un danger ; La modestie te permet d'aller plus loin, l'orgueil te fait coincer ; Je m'en fous d'être connu, cela ne dure jamais longtemps ; La diversité c'est la créativité ; Ma curiosité est plus forte que ma peur ; Pour rester dans l'enfance, il faut être plus proche des morts que des vivants ; Dieu est en nous ; Tout seul on n'est rien, mais avec les autres on est pas mal ; Je suis parti de rien pour arriver à rien ; Chaque jour a sa peine, chaque soir a son menu ; Parfois, je suis aussi lourd qu'un scaphandrier quand je parle de moi ; L'enfance c'est comme un tube de Pepsodent, il y a toujours quelque chose qui reste au fond ; Je cherche toujours un passage dans l'inconnu ; Les joies de la vraie liberté, c'est regarder le soleil qui se couche et lancer des cailloux dans la Sarine. »

Hubert Audriaz, l'enfant libre.

Par Tatjana Erard et
Christine Gonzalez,
Charmey : Les Ed. de l'Hébe,
2010, pp. 141-145

Propos sur nos images d'autrefois
Cercueils et bébé
Acrostiche de Gabby Marchand



© Bibliothèque cantonale et universitaire Fribourg, Fonds Jacques Thévoz

L'enfant, était-ce moi ? Le landau des grands jours.
Au loin un petit chat ? Un tout petit tambour ?

Viens me chercher maman, il y a trop de bruit
Ici les artisans ont à faire jour et nuit
Et moi je veux grandir, géant comme une tour

Le menuisier parti doit trouver le chaland
A vot' bon cœur amis, j'ai besoin de clients

Mon travail est ingrat, trop souvent méprisé
On danse pas la java quand on m'voit arriver
Rendre douce la demeure de l'éternel repos
Tant de soleils en pleur à habiller de beau

L'enfant, cet insouciant, ne verra que plus tard
Au fond du trou béant, la mort comme tous les couards

Viens me chercher maman, me réchauffer les doigts
Il y'a des rires dedans les boîtes autour de moi
Et les oiseaux d'en rire. Viens vite ... Ton p'tit canard